A
LA GLOIRE
DES
BÊTES
Texte de A. FABRE
ILLUSTRATIONS de
JOB
MAISON
ALFRED MAME & FILS
TOURS

REFERENCE

F 591.5 Fabre 8522
A la gloire des bêtes

NY PUBLIC LIBRARY THE BRANCH LIBRARIES
3 3333 08108 6965

A LA GLOIRE DES BÊTES

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

A. FABRE

A la Gloire des Bêtes

ILLUSTRATIONS DE JOB

NEW YORK PUBLIC

MAISON ALFRED MAME ET FILS

TOURS

8522

C F
591.5
F.

PRÉFACE

« Soyez bons pour les animaux! » Telle est la phrase heureuse qu'une société qui veille avec sollicitude sur les bêtes a fait afficher dans toutes les rues de Paris, de Paris qui fut surnommé jadis l'enfer des chevaux.

Et cette phrase traduit en termes précis les sentiments nouveaux qui semblent se répandre peu à peu chez tous les peuples civilisés. On ne considère plus aujourd'hui les bêtes comme des êtres qui ne sentent pas, qui ne souffrent pas, qu'on peut utiliser à son gré, maltraiter si l'on veut, brutaliser si on le juge bon. Des lois interviennent qui punissent les mauvais traitements, des campagnes s'organisent contre la vivisection.

Le chef de la police de New-York faisait récemment placer dans toutes les écuries de la ville l'affiche suivante :

PRIÈRE DU CHEVAL

« Je te soumets, maître, ma prière. Nourris-moi et calme ma soif. Après le travail et la peine de la journée, donne-moi asile dans une écurie propre. Parle-moi, car la voix est plus efficace que les rênes et le

fouet; caresse-moi et apprends-moi à travailler avec bonne volonté. Ne me frappe pas dans les montées, et ne tire pas sur les rênes dans les descentes. Si je ne te comprends pas tout de suite, ne te hâte pas de saisir le fouet; mais vérifie plutôt les rênes pour voir si elles ne sont pas emmêlées, regarde si le fer ne blesse pas mon pied. Si je parais dédaigner le fourrage, examine mes dents. Ne coupe pas les crins de ma queue, c'est ma seule défense contre les mouches qui m'agacent et me tourmentent. Enfin, mon cher maître, lorsque l'âge m'aura rendu faible ou invalide, ne me condamne pas à la mort par la faim; juge-moi et tue-moi toi-même, pour que je ne souffre pas inutilement. »

Et cette émouvante prière donne, paraît-il, les meilleurs résultats,

même parmi les cochers les moins sensibles. N'est-ce pas qu'elle serait utile à propager?

Autre anecdote non moins touchante.

Les moineaux et les ramiers de Paris ont un grand ami, célèbre dans toute la capitale, M. Pol, que les friquets entourent dès qu'il apparaît aux Tuileries, se posant sur ses épaules, sur son chapeau, sur ses mains, venant cueillir les miettes de pain jusque sur ses lèvres. Chacun a son nom et répond par un petit cri quand M. Pol l'appelle : celui-ci, c'est Barnabé; celui-là, Berlandaud; puis voici Benjamin, Coralie!... Or l'an dernier, sur les pelouses des Tuileries, eut lieu, à Paris, le réveillon des petits oiseaux. Une charmante Parisienne, la comtesse de W..., avait, en effet, eu la jolie pensée d'envoyer une brioche colossale à M. Pol, l'ami des moineaux de Paris que vous connaissez bien, avec, sur sa carte, cette inscription : « Pour vos petits oiseaux. »

M. Pol descendit donc, le matin de Noël, aux Tuileries avec sa grosse brioche, et je n'ai pas besoin de vous dire s'il fut tout de suite entouré de centaines de pierrots, voletant et piaillant. Les gros pigeons pattus voltigeaient, eux aussi, autour de lui, tout frémissants de gourmandise.

Et là, sous la bise glaciale, pendant une longue heure, Barnabé, Coralie, Berlandaud, Benjamin; bref, tous les petits convives habituels et exceptionnels de M. Pol goûtèrent avec délices ce repas inattendu et succulent, au milieu d'un vaste cercle de badauds que ce spectacle tenait attentifs.

Puis, lorsqu'ils furent rassasiés, ils prirent leur vol vers les arbres d'alentour, saluant de petits cris joyeux leur père nourricier et leur bienfaiteur inconnu.

Voilà donc qu'on s'intéresse aux bêtes, qu'on se met à les aimer, à les secourir, à les défendre. N'est-ce pas que notre album arrive à son heure, puisque, racontant les hauts faits, les belles actions, les actes de courage, d'intelligence, de dévouement d'animaux dont les noms sont passés à la postérité, il répandra l'amour de ceux que l'on a appelés si joliment « nos frères inférieurs »?

9 *Les oies du Capitole.*

THE NEW
PUBLIC LI
ASTOR
TILDED F
C

LES HÉROS SANS LE SAVOIR

Les héros sans le savoir, — hommes ou bêtes, — ne sont pas à proprement parler des héros ; mais si cependant la postérité a recueilli leurs noms, si l'Histoire ne les a pas oubliés, bien que ni leur intelligence, ni leur cœur n'aient guidé leurs actes, pourquoi ne leur réserverions-nous pas un modeste coin dans notre Panthéon, lorsque ces héros inconscients sont des bêtes ?

Certaines, du reste, sont illustres. Qui ne connaît, par exemple, les oies glorieuses du Capitole ?

Nous sommes en l'an 390 avant Jésus-Christ, et les Gaulois assiègent Rome. Une nuit, nos grands ancêtres tentent de s'emparer par surprise du Capitole.

Se hissant sur les épaules les uns des autres, sur les boucliers placés au-dessus des têtes, ils atteignent déjà le sommet de la muraille. Ils vont l'escalader. Mais, près du temple de Junon, sont les cages des oies consacrées à la déesse.

Ce bruit léger dans la nuit, qui n'a pas attiré l'attention des sentinelles romaines, inquiète les volatiles craintifs. Les oies apeurées se mettent à crier. Voilà toute la citadelle éveillée et Rome sauvée.

En remontant plus haut encore dans l'histoire, la tradition grecque nous transmet la curieuse aventure que dénouèrent les grues d'Ibycus.

Ibycus était un poète lyrique. Il était né à Rhegium et vivait au VIe siècle avant Jésus-Christ. C'était un grand voyageur, et cette manie de déplacement devait lui être funeste, puisqu'un jour il fut assailli par des voleurs, près de Corinthe, et assassiné.

Or, au moment où le poète allait expirer, il vit passer dans le ciel un vol de grues, et s'écria :

« Oiseaux, je vous prends à témoins du forfait qui s'accomplit. »

Puis il mourut.

Quelque temps après, un jour de grande fête, les assassins se trouvaient au milieu de la foule qui se pressait dans le cirque de Corinthe, lorsqu'un vol de grues traversa au-dessus d'eux l'azur limpide.

« Voilà les témoins d'Ibycus ! » s'écria ironiquement l'un des bandits.

Ces paroles étranges autant qu'imprudentes éveillèrent les soupçons de ceux qui les enten-

Saint Pacôme et les crocodiles.

dirent. On arrêta les meurtriers, qui, pressés de questions, firent des aveux. Ils furent mis à mort. Ibycus était vengé.

Récemment, dans une petite ville de Normandie, ce fut aussi un oiseau, mais un perroquet, cette fois, qui révéla un véritable crime à l'opinion publique.

Une bouchère du pays, — le fait est trop récent pour qu'il nous soit permis de publier le nom, — avait une fillette qu'elle haïssait. Elle en fit un véritable enfant martyr, et la battit si fort que la petite en mourut.

En face de la boutique de la bouchère habitait un cordonnier, qui possédait un perroquet gris. A force d'entendre l'enfant crier, l'oiseau bavard avait retenu certaines de ses supplications :

« Mère, mère, pourquoi me bats-tu? » répétait-il avec un accent si douloureux, si suppliant, que des passants finirent par entrer chez le cordonnier, lui reprochant sa barbarie et voulant lui faire un mauvais parti.

Pour se disculper, le cordonnier raconta l'histoire, qui fit rapidement le tour du village. La bouchère fut obligée de quitter le pays.

Faut-il mentionner ici les touchantes anecdotes sur les animaux qui abondent dans l'histoire religieuse?

Bien qu'une volonté supérieure ait dirigé les actes de ces bêtes exemplaires, il convient néanmoins de ne pas passer sous silence l'aventure de saint Paul, qui fût mort de faim au fond de son désert d'Égypte, si un corbeau, tous les matins, ne lui eût apporté un pain. Saint Antoine étant venu voir le solitaire, le corbeau, ce jour-là, apporta deux pains.

Nous parlerons encore des crocodiles qui assistèrent saint Pacôme. Le saint voulait passer le Nil pour porter secours à un malade. Pas de bateau. Que faire? Arrivent deux crocodiles. Ils allongent leur dos sous les pieds du saint et le transportent sur l'autre rive.

Puis nous citerons pour mémoire l'aigle qui apporta un poisson à saint Cuthbert, le chien de saint Roch, le cerf de saint Hubert.

Nos annales militaires ne sont pas moins riches en histoires d'animaux. Aux plus belles nous consacrons plus loin un chapitre spécial. Mais il en est deux qui doivent trouver leur place ici : celle de Mitraille et celle des abeilles de Beaumont.

Mitraille était un simple caniche. Il appartenait au 2e régiment d'artillerie, faisant campagne en Algérie, et ce fut lui qui, le jour de la prise d'Alger, entra le premier dans la place. Il adorait le bruit du canon.

Après la victoire, il fut chargé de reconnaître dans les oasis les sources empoisonnées par les Arabes ;

17 *Le caniche Mitraille.*

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
C L

son flair le guidait à merveille, et il rendit ainsi de grands services à nos troupes.

Sa mort fut digne d'un artilleur. Revenu à Metz, après la campagne, il allait se distraire chaque jour au polygone, en vieux grognard qu'il était. Son plus grand amusement était de poursuivre les boulets et d'essayer de les attraper à la volée. La première fois qu'il y réussit... fut la dernière : il fut tué net.

C'est pendant la douloureuse guerre de 1870 que s'illustrèrent les abeilles de Beaumont. Nous devons de les connaître au *Journal de Montmédy,* auquel nous empruntons le curieux récit suivant :

Les nôtres sont en train de préparer la soupe, et, sans qu'ils s'en doutent, les Prussiens, à la sourdine, arrivent dans la forêt de Dieulet

et couvrent en peu de temps le plateau qui s'étend entre la forêt et le bourg de Beaumont.

Ce plateau est bordé sur tout son périmètre d'exploitations rurales, et le pays, pour cette raison, est appelé région des fermes.

Auprès de l'une d'elles, nommée Warniforet, se trouvait un rucher contenant soixante ruches qui, régulièrement alignées, étaient coiffées, comme souvent à la campagne, de vieux chapeaux et de casquettes hors d'usage.

Soit que les Prussiens eussent cru voir un peloton de francs-tireurs, soit encore qu'ils partageassent la tendresse que professent les ours pour les rayons de miel, toujours est-il qu'une bande d'assaillants se précipita, sabre au clair, sur ces malheureuses ruches, qu'ils éventrèrent.

Peu patientes de leur naturel et étonnées à bon droit de cette violation de domicile, les abeilles restèrent un instant stupéfaites, mais un très court instant! Puis elles s'élancèrent, l'aiguillon levé, sur ces ennemis de la France, et bientôt, criblés d'innombrables et de minuscules blessures, les Prussiens tournèrent le dos et s'enfuirent plus vite qu'ils n'étaient venus.

La charge des abeilles avait été telle, que quatre de leurs adversaires restèrent sur place, morts. On retrouva les cadavres de deux autres, horriblement tuméfiés, à plusieurs kilomètres de Beaumont.

Plus glorieuses, mais moins heureuses que les oies du Capitole, les abeilles de Beaumont ne sauvèrent pas notre armée d'une surprise, qui devait être suivie d'un immense désastre.

Mais il nous semble que nous ne saurions mieux clôturer ce chapitre que par leur histoire, et leur acte de vaillance nous amène tout naturellement à parler des gloires militaires dont s'honore le monde des bêtes.

L'éléphant de Porus.

ALE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

GLOIRES MILITAIRES

La vie des animaux contient d'admirables exemples de courage, de dévouement, d'attachement. Dans l'histoire militaire de tous les pays, on a consacré des pages éloquentes aux actes d'héroïsme accomplis par les bêtes. Des temps les plus lointains jusqu'à nos jours, les anecdotes abondent.

Hier encore ne fêtait-on pas à Hyères, au 22e colonial, un brave chien nommé Bataillon, qui arrivait du Maroc, où il avait été fait sergent, après avoir assisté aux obsèques de son frère Pompon, tué sur le champ de bataille, le 22 février 1912, près de Casablanca? Il y a plus de deux mille ans, c'était un éléphant qu'Alexandre récompensait magnifiquement pour son admirable conduite à la bataille d'Hydaspe.

A la bataille d'Hydaspe (328 avant J.-C.), Porus, vaincu par Alexandre, s'enfuyait, monté sur un éléphant. Bien qu'il fût couvert de blessures, Porus avait encore la force de lancer des traits contre ceux qui s'acharnaient à sa poursuite.

Il réussit ainsi à les distancer; mais, épuisé de fatigue et de douleur, il va tomber, lorsque l'éléphant, à qui l'état de son maître n'a pas échappé, s'arrête, s'agenouille et le dépose doucement à terre.

Puis, prenant avec sa trompe les flèches dont le corps de Porus était couvert, il les arrache les unes après les autres avec d'infinies précautions.

Cependant Alexandre suppose que Porus est mort. Il envoie des soldats à la recherche de son cadavre, avec permission de le dépouiller.

Ceux-ci, n'ignorant pas que Porus était revêtu d'une cuirasse d'or, se mettent à sa recherche, le découvrent enfin et veulent lui enlever l'objet précieux.

Mais l'éléphant s'est relevé, il défend son maître, tient tête aux assaillants jusqu'au moment où il tombe lui-même, dangereusement atteint, victime de son dévouement.

Porus, placé dans un chariot, est conduit devant Alexandre.

« Comment veux-tu que je te traite ? demande le grand capitaine.

— En roi, » répond le vaincu.

Cette fière réponse émut Alexandre, qui laissa à son ennemi ses armes et le gouvernement de son État. Mais il exigea qu'on lui remît l'éléphant, auquel il donna le nom d'Ajax et qu'il consacra au Soleil.

Ajax fut revêtu d'ornements magnifiques, et sa consécration au temple du Soleil fut gravée sur ses défenses.

Il ne faudrait pas s'imaginer que les animaux ne sont mêlés aux faits héroïques de la vie du soldat que parce qu'ils y sont amenés obligatoirement par le service qu'on leur impose. Certaines bêtes ont, pourrait-on dire, véritablement par nature « l'esprit militaire ».

Nous le verrons bientôt lorsque nous aurons à parler de l'illustre Moustache. Mais nous en trouvons un exemple extraordinaire chez un animal bien injustement décrié, complètement disqualifié au point de vue de l'intelligence. Vous avez deviné qu'il s'agit d'une oie.

Dans la ville d'Esslingen, en Wurtemberg, vivait en 1833, chez un boulanger, une oie. Elle avait, comme ses compagnes, un plumage gris et blanc recouvrant un fin duvet, une marche dodelinante et le cou tendu en avant.

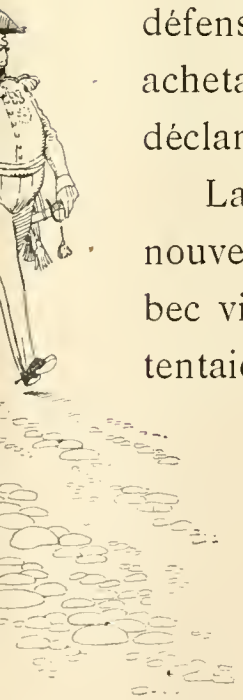
Or cette dame l'oie savait être sensible à certaines beautés : l'uniforme éclatant des carabiniers, dont la caserne dominait la demeure de son maître, l'avait éblouie, captivée, au point qu'elle prit bientôt l'habitude de partager la faction de la sentinelle.

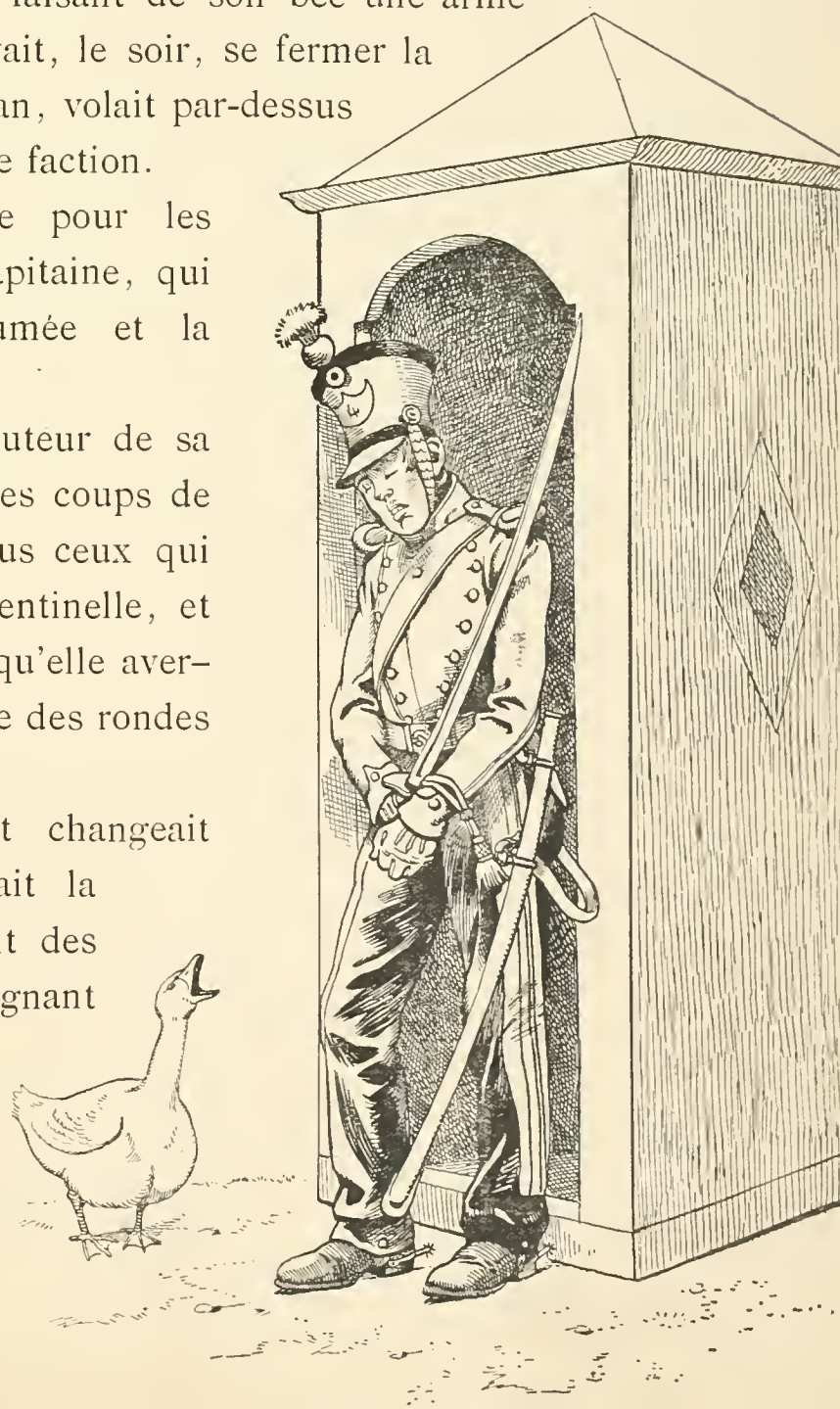
Elle suivait ce soldat pas à pas, faisant de son bec une arme toujours levée. Puis, quand elle voyait, le soir, se fermer la grille du quartier, elle prenait son élan, volait par-dessus le mur et rejoignait ainsi ses amis de faction.

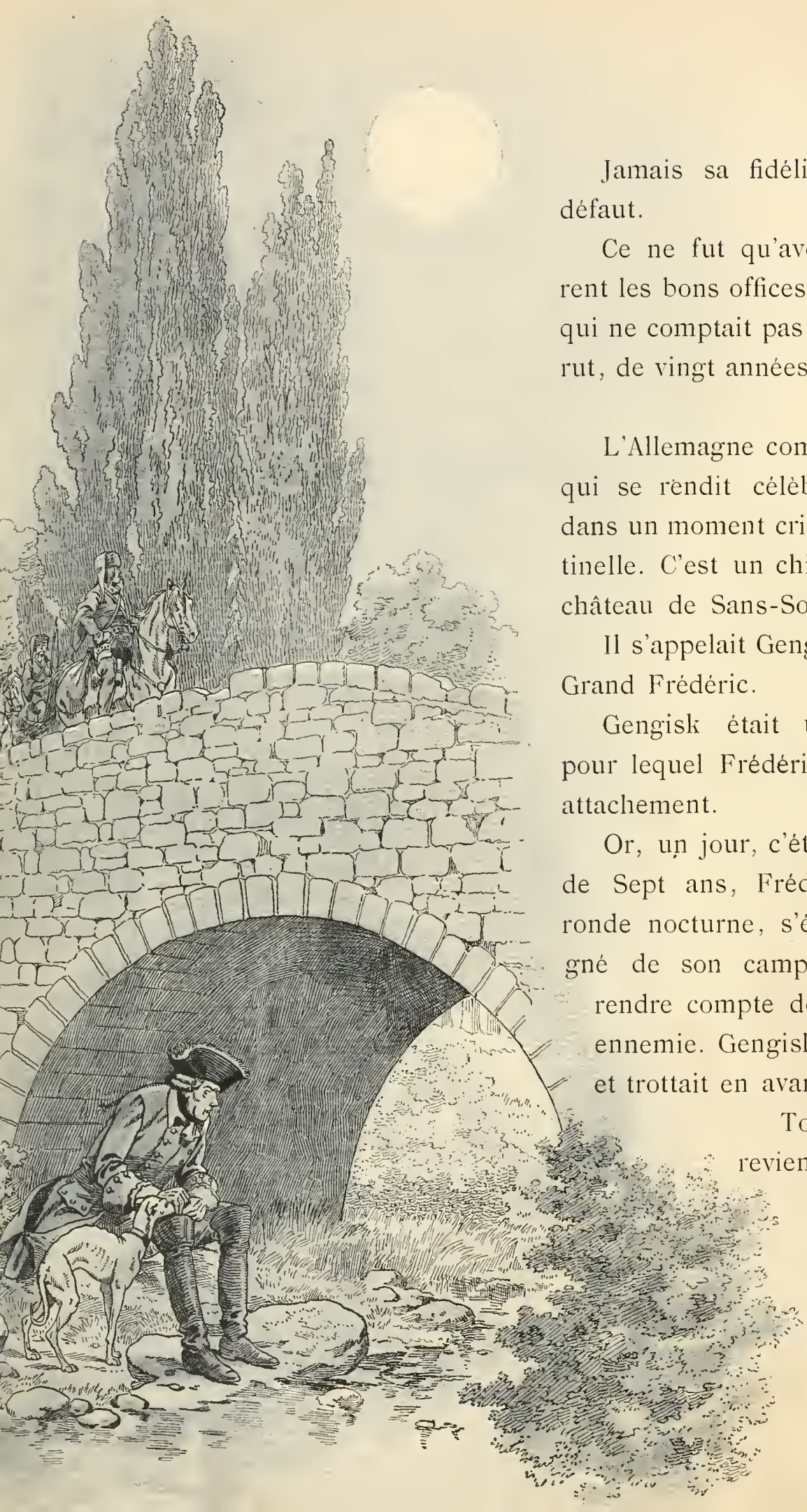
Une si manifeste sympathie pour les défenseurs du pays toucha le capitaine, qui acheta cette patriotique emplumée et la déclara « oie du régiment ».

La bête voulut être à la hauteur de sa nouvelle dignité, et c'était par des coups de bec vigoureux qu'elle éloignait tous ceux qui tentaient de s'approcher de la sentinelle, et par des cris significatifs qu'elle avertissait celle-ci de la venue des rondes ou des patrouilles.

Lorsque le régiment changeait de garnison, l'oie prenait la tête, marchant en avant des trompettes, et, au besoin, accompagnant leurs sonneries de ses cris stridents.







Jamais sa fidélité ne se trouva en défaut.

Ce ne fut qu'avec la vie que cessèrent les bons offices du vaillant éclaireur, qui ne comptait pas moins, lorsqu'il mourut, de vingt années de service militaire!

L'Allemagne compte un autre animal qui se rendit célèbre en jouant aussi, dans un moment critique, un rôle de sentinelle. C'est un chien. Il est enterré au château de Sans-Souci.

Il s'appelait Gengisk et appartenait au Grand Frédéric.

Gengisk était un superbe danois, pour lequel Frédéric II avait le plus vif attachement.

Or, un jour, c'était pendant la guerre de Sept ans, Frédéric II, faisant une ronde nocturne, s'était doucement éloigné de son camp pour tâcher de se rendre compte des travaux de l'armée ennemie. Gengisk seul l'accompagnait et trottait en avant.

Tout à coup le chien revient sur ses pas, l'air inquiet. Il s'agite, sans aboyer, sans même gr[illegible] t

Le lévrier Mustapha à Fontenoy.

fait tous ses efforts pour empêcher le roi d'avancer. Frédéric s'arrête, écoute, et perçoit le bruit d'une patrouille qui s'avance.

Il n'a que le temps de se jeter sous l'arche d'un pont. Gengisk se glisse près de lui. Ils attendent tous les deux avec anxiété... Mais les pas s'éloignent, ils sont sauvés.

Sans Gengisk, Frédéric II était fait prisonnier par les Polonais.

Mais les deux véritables chiens soldats sont sans conteste Mustapha et Moustache.

Mustapha était un lévrier, et il appartenait à un canonnier anglais.

A la bataille de Fontenoy, Mustapha, qui se tenait aux côtés de son maître, le vit tomber dans une charge furieuse des Français au moment où il allait mettre le feu à la pièce qu'il servait.

Mustapha n'a pas une seconde d'hésitation. Il ne songe pas à pleurer son maître, mais à le venger. Il saisit dans sa gueule la mèche que le canonnier a laissé tomber et met le feu au canon.

Le coup, dit-on, renversa soixante-dix hommes. Le roi d'Angleterre Georges II fit entrer Mustapha aux Invalides.

Moustache, lui, est une gloire purement française. Ce fut un grognard de la Grande Armée, et ses états de service sont aussi pittoresques qu'admirables.

Moustache vit le jour dans une ferme de Normandie, près de Caen, en 1799. Il s'appelait tout simplement Pataud. Un jour, voyant passer un régiment de grenadiers, il le suivit et fut adopté par lui. On l'appela Moustache, et on lui apprit l'exercice.

Pour ses débuts à la Grande Armée, il passa le mont Saint-Ber-

nard à la suite de Bonaparte, et vint camper avec son régiment sous Alexandrie, en Piémont.

Une nuit, Moustache va faire dans la campagne une petite promenade : il découvre un parti d'Autrichiens qui s'avance prudemment dans la vallée du Balbo, tandis que dans le camp français on est sans défiance. Moustache reconnaît l'ennemi, donne l'alarme. Les Autrichiens battent en retraite, et, le lendemain, le colonel ordonne que notre toutou soit inscrit sur les cadres du régiment et touche la demi-ration d'un grenadier.

Quelques jours plus tard, Moustache, infatigable maraudeur, découvre un cheval penché sur le corps d'un officier autrichien tué. Il prend la bride de l'animal et l'amène au camp.

A Marengo, Moustache, qui marche en tête du régiment, se bat contre un énorme dogue qui appartient aux Autrichiens. Rude combat qui aurait pu mal tourner pour notre héros, si une balle n'était venue frapper au front son adversaire.

Quelques instants plus tard, Moustache lui-même était blessé

d'une balle qui lui emportait l'oreille et lui entrait dans l'épaule. Soigné à l'infirmerie, il était guéri au bout de quinze jours et recevait la faveur de pouvoir assister *officiellement* à toutes les revues.

La campagne d'Italie devait se terminer moins brillamment pour le chien des grenadiers. Mis à la chaîne pour avoir mordu aux mollets un important personnage italien, Moustache brisa son attache et s'enfuit chez les chasseurs, qui l'accueillirent avec enthousiasme.

Nous voici, cinq ans plus tard, à Austerlitz.

Au cœur de la bataille, le porte-drapeau du régiment, entouré d'ennemis, va succomber. Il plante son drapeau près de lui et se défend en faisant le moulinet. Mais la résistance est inutile.

Il crie d'une voix désespérée :

« Au drapeau ! au drapeau ! »

Personne n'entend. Personne, sauf Moustache. Le chien s'élance. Le porte-drapeau tombe, mais il tient toujours l'étendard.

Moustache se jette entre lui et l'ennemi. Il va être lardé de coups de baïonnettes, quand une décharge de mitraille fait reculer les assaillants.

Moustache profite de

ce moment de répit. Il constate que le défenseur du drapeau est mort en serrant la hampe dans ses bras.

Ne pouvant arracher cette hampe, d'un coup de dent il déchire l'étoffe, et, le glorieux trophée dans la gueule, il s'enfuit.

Il va rejoindre son régiment, lorsqu'une balle l'arrête et lui brise une patte. Il tombe, à demi mort, et ce n'est que deux heures après qu'on le retrouve, à la même place, sans force, mais les dents serrées, tenant toujours l'étoffe aux trois couleurs.

Ce-jour là, Moustache vit son collier remplacé, sur l'ordre de Lannes, par un ruban tricolore et une médaille d'argent.

Sur une des faces de la médaille étaient gravés ces mots :

MOUSTACHE, CHIEN FRANÇAIS
QU'IL SOIT TOUJOURS RESPECTÉ
COMME UN BRAVE

Moustache présenté à l'Empereur.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Sur l'autre face on lisait :

A LA BATAILLE
D'AUSTERLITZ
IL EUT
LA PATTE CASSÉE

EN SAUVANT
LE
DRAPEAU
DE
SON RÉGIMENT

Moustache, devenu célèbre, ne devait pas tarder à être présenté à l'Empereur. Il sauta, au commandement, pour toutes les personnes de la famille impériale.

Mais quand on lui ordonna de sauter pour les Alliés, il... leva la patte!

Moustache avait, nous le savons déjà, de l'amour-propre. Une jeune recrue l'ayant un jour insulté, il quitta les chasseurs et passa aux canonniers, qui lui firent fête, et partit avec eux pour l'Espagne,... où devait se terminer son admirable carrière.

C'est à Badajoz. Trois mille Français et un bataillon de canonniers défendent la ville contre cinquante mille Anglais de Wellington. Moustache se promène sur les remparts, toujours près du drapeau qui flotte au vent.

Tout à coup un boulet de canon l'atteint. Il tombe mort.

Quelques jours plus tard la ville se rendait, et les canonniers allaient enterrer leur pauvre chien sur les bords du Guadarna. On mit dans la fosse sa médaille et son ruban aux trois couleurs, et l'on écrivit sur la pierre placée sur sa tombe :

CI-GÎT MOUSTACHE
UN BRAVE
MORT AU CHAMP D'HONNEUR

La campagne d'Espagne eut une autre bête célèbre, mais dans le camp espagnol, celle-là, et ce fut une mule.

Elle se nommait la Zarra et appartenait au fils du fameux chef Pedro Ramirez, Manoel.

En décembre 1808, les Français assiégeaient Saragosse, et Pedro Ramirez désirait faire parvenir un message au général commandant la place investie.

Manoel prend la Zarra et se charge de cette mission dangereuse. Soudain, au moment où le messager passe près d'un bosquet, un coup de feu éclate. La mule hennit. Mais voici un deuxième coup qui atteint Manoel, et le fils de Pedro Ramirez, frappé à la cuisse, tombe au bas d'un talus.

Bien qu'elle soit blessée, la Zarra réussit à le rejoindre ; elle flaire sa blessure, puis, voyant que personne ne vient à leur secours, elle prend dans ses dents la coiffure de son maître et revient péniblement vers le village où s'est installé le capitaine.

En la voyant ainsi, on devine ce qui est arrivé. On la suit, et l'on retrouve bientôt Manoel évanoui.

En février 1809, Saragosse fut délivrée. Il y eut de grandes réjouissances, dans lesquelles figurèrent la Zarra et son cavalier.

La retraite de Russie, si désastreuse pour notre vaillante armée, fut féconde en traits héroïques, et les bêtes surent, comme partout, y conquérir leur part de gloire.

L'histoire du caniche Moffino est célèbre à Milan.

Ce chien avait suivi son maître, qui faisait partie, en qualité de caporal, du corps d'armée du prince Eugène de Beauharnais, lors de l'expédition de 1812. Au passage de la Bérésina, ces deux fidèles compagnons furent séparés par les glaçons qui roulaient dans le fleuve, et le caporal

La mule la Zarra.

ASTOR, LENOX, AND
TILDEN FOUNDATIONS.
C L

milanais revint dans sa ville natale en regrettant, non pas ses blessures, mais son pauvre caniche, avec lequel il avait partagé bien des souffrances et bien des malheurs.

Un an s'était écoulé, et le soldat, rentré dans sa famille, avait, pour ainsi dire, oublié l'objet de son chagrin. Un jour, pourtant, les gens de la maison virent arriver le fantôme d'un animal, qui jadis avait dû être un chien, mais qui, à coup sûr, ne méritait plus ce nom : c'était quelque chose de hideux, qu'on chassa sans pitié, malgré les cris plaintifs que le pauvre être faisait entendre.

A ce moment, l'ex-caporal revenait d'une promenade en ville et vit s'avancer vers lui, en rampant sur le sol, ce quadrupède infortuné qui lui vint lécher les pieds en poussant de sourds gémissements. Il l'écarta assez rudement, et il allait peut-être débarrasser ce singulier visiteur du reste de la vie qui paraissait l'animer, quand, se ravisant, il examine avec plus d'attention certaines marques, certains indices particuliers de cet hôte qui lui fait fête.

Il prononce le nom de Moffino, et voilà que l'animal se relève, pousse un joyeux aboiement et retombe épuisé de faim, de fatigue et peut-être, devrait-on ajouter, d'émotion.

Son maître, qui l'a enfin reconnu, s'empresse auprès de lui, le secourt, le ranime, le sauve, en un mot.

Cette traversée de plus de la moitié de l'Europe, entreprise par un animal qui n'a pour tout guide que sa merveilleuse intelligence; ces fleuves, ces montagnes, franchis par un faible être au prix de souf-

frances terribles, tout cela tenté pour retrouver son maître, n'est-ce pas une chose digne de l'admiration de tous?

C'est encore pendant la retraite de 1812 que se place la touchante histoire du cheval du grenadier.

Un officier de grenadiers de la garde impériale n'avait pas voulu, même aux moments les plus douloureux, se séparer de sa bête. Il avait juré de regagner la France ou de mourir avec elle dans les steppes glacés de la Russie.

Un jour, l'officier s'était éloigné de son détachement et se trouvait complètement écarté du gros de l'armée, à la nuit tombante, lorsque son cheval fit un faux pas. Le cavalier, désarçonné, tombe et se luxe la rotule, et sa douleur est si vive, que la force lui manque pour se remettre en selle.

Voyant les tentatives de son maître inutiles, le cheval plie le genou, se baisse autant qu'il peut, et fait si bien que l'officier peut se hisser sur son dos, après de douloureux efforts. Puis la bête se relève lentement, avec précaution, et regagne son détachement.

Ce fut par d'autres qualités que celles du cœur que Dagobert, chien du régiment surnommé « l'officier payeur », mérita de figurer dans les chroniques militaires du second Empire.

Son histoire est assurément une des plus curieuses de ce recueil.

Un régiment de ligne caserné à Paris avait adopté un vieux barbet fort intelligent, que les soldats, à cause de son air piteux, avaient surnommé Dagobert.

L'officier chargé de la partie administrative du régiment s'aperçut des qualités extraordinaires de Dagobert, et, après quelques semaines

Le cheval du grenadier.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

d'éducation, il lui confia chaque jour la mission d'aller payer les petits fournisseurs et de rapporter la quittance.

Un jour, donc, Dagobert, porteur d'un petit sac d'écus, vaquait à ses occupations habituelles, lorsqu'au coin d'une rue il tomba au beau milieu d'une bataille de chiens. Une bataille! Quel chien résisterait à la tentation d'y prendre part? Mais notre héros était sage, prudent, honnête. Avant d'entrer dans la mêlée, il alla cacher sa bourse parmi des matériaux amassés en face d'une maison en construction.

Puis il fit son devoir de chien vaillant. Seulement il y mit tant d'ardeur, que, quand le combat fini, l'ennemi mis en déroute, il voulut reprendre son sac d'écus, il lui fut impossible de se rappeler où il l'avait mis. Il chercha jusqu'au soir. Enfin, l'oreille basse, il revint au quartier.

Vous devinez quelle correction il reçut! Il alla ensuite, sans souper, se coucher dans sa niche.

Le lendemain, ce ne fut pas fini. Les soldats se livrèrent à mille plaisanteries sur son compte. On lui criait :

« Dagobert a mangé la grenouille ! »

Ce qui veut dire, en la circonstance, qu'on a dilapidé les fonds qu'on vous a confiés.

Dagobert était désespéré.

Soudain, un matin, il s'éveilla tout joyeux. Il s'était souvenu brusquement de l'endroit où il avait caché sa bourse. Il s'élança ; en quelques minutes il eut retrouvé le champ de bataille, les matériaux de construction,... le sac d'écus.

Une heure après il revenait, avec la facture acquittée.

Mais il était resté trois jours sans manger.

Ce bel exemple de probité et de conscience finit dignement le chapitre des gloires militaires du monde animal.

Nous allons voir maintenant nos amies les bêtes à l'œuvre dans les actes de la vie ordinaire. Nous constaterons à chaque page qu'ils sont dignes de toute notre sympathie, souvent de toute notre reconnaissance, et que, s'il existait des prix Montyon pour animaux, les hommes n'auraient aucune peine à les distribuer.

Le barbet Dagobert.

LES AMIS DE L'HOMME

Tous les animaux sont les amis de l'homme, lorsque l'homme sait franchement et loyalement être l'ami des animaux.

Le tigre féroce, le terrible lion, l'oie et le dindon si dédaignés, l'humble moineau, le hideux crapaud, l'ours au regard fuyant, le farouche orang-outang, la répugnante araignée et le simple brochet lui-même vont successivement nous apporter ici leur témoignage.

A tout seigneur tout honneur! Parlons d'abord du roi des animaux. La noblesse du lion est proverbiale. Elle n'est pas un vain mot. Qui de nous ne connaît l'histoire d'Androclès?

Cet esclave avait rencontré dans une forêt un lion blessé, l'avait soigné, l'avait guéri. Il arriva qu'Androclès fut condamné à être livré aux bêtes, pendant les jeux de cirque, à Rome. Il arriva aussi que le lion chargé de dévorer l'esclave était celui que l'esclave avait soigné. Le lion se coucha aux pieds d'Androclès.

Moins connue et presque identique est l'histoire de la lionne de Buenos-Aires.

Les Espagnols venaient de fonder la colonie de Buenos-Aires; ils la défendaient à grand'peine contre les peuplades environnantes, quand une femme, nommée Maldonata, s'aventurant hors de la ville malgré la défense du gouverneur, fut effrayée soudain par l'apparition d'une lionne, mais bien plus étonnée encore quand la formidable bête, s'approchant d'elle, lui lécha les mains en lui montrant sa patte blessée. L'Espagnole alla puiser de l'eau à la fontaine voisine, lava, pansa, enveloppa d'un linge le membre endolori, et la lionne lui témoigna bientôt sa reconnaissance. En effet, la femme, ayant regagné les retranchements de ses compatriotes, fut condamnée par le gouverneur à être exposée au milieu d'un bois. Mais les soldats, qui croyaient retrouver le lendemain le cadavre de leur victime, assistèrent à un spectacle étrange : la lionne, suivie de ses lionceaux, s'était couchée devant le poteau et tenait en respect les bêtes affamées. La lionne avait été moins féroce que le gouverneur.

La reconnaissance de la lionne de Buenos-Aires, c'est bien. La générosité du lion de Florence, c'est mieux.

Voici l'aventure telle que nous la raconte un auteur du XVIIIe siècle.

Un lion s'était échappé de la ménagerie du grand-duc de Florence. Aussitôt, prenant sa course, il s'élance à travers la ville, qu'il parcourt en tous sens. L'épouvante se répand de tous côtés, tout fuit devant le redoutable animal.

Cependant une femme qui portait son enfant dans ses bras se trouve sur son passage; elle veut fuir, mais la terreur semble enchaîner ses pieds à la terre.

La terrible bête approche, elle n'est plus qu'à quelques pas. La pauvre femme fait un effort désespéré, elle se précipite en avant; mais, en courant, elle laisse tomber son précieux fardeau.

Le lion de Florence.

THE NEW
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
C

Le lion fait un bond et prend l'enfant dans sa gueule. Que fait alors la mère éperdue? Elle se jette à genoux devant l'animal, et avec des cris déchirants elle lui demande son enfant. O prodige! le lion s'arrête, la regarde fixement et remet l'enfant à terre sans lui faire aucun mal; puis, frappant doucement ses flancs avec sa queue, il s'éloigne majestueusement, tandis que la mère, encore à demi morte de terreur, presse convulsivement son nourrisson contre son sein.

Buffon prétend que le tigre, lui, n'est accessible ni à la crainte ni à la pitié. Connaissait-il la charmante et la touchante histoire de la tigresse de Néron?

Néron avait une tigresse nommée Phœbé, qu'il adorait pour sa souplesse et sa... férocité. Il arriva plus d'une fois que l'abominable empereur, au cirque, lui fit jeter un chrétien en pâture, aux acclamations de la foule.

Or Néron avait ramené de Grèce une jeune esclave d'une merveilleuse beauté, nommée Acté, qu'il donna comme compagne à Phœbé. L'esclave et la tigresse devinrent bientôt de grandes

amies. Acté était chrétienne. Indignée des supplices que son maître infligeait à ses coreligionnaires, elle avait résolu de se dévouer à ses frères jusqu'à sa mort.

Un jour, elle empêcha la tigresse de dévorer un vieux prêtre qui l'avait baptisée. Néron, furieux, ordonna qu'elle fût jetée aux bêtes. Et en effet, le lendemain, Acté entra dans l'arène.

Elle était vêtue d'une robe blanche et d'un voile blanc. Quand on lui enleva son voile, les spectateurs contemplèrent une figure d'une beauté parfaite, sur laquelle s'était répandue déjà la pâleur de la mort.

Cependant on introduisit la tigresse, qui, passant de l'obscurité de sa cage au grand jour du cirque, se mit à rugir effroyablement. Mais quelle ne fut pas la stupeur des assistants, quand ils virent le terrible animal se coucher aux pieds de la victime !

Préservée de la mort, Acté chercha dans les catacombes un refuge contre la colère de Néron.

Un autre empereur romain, qui le disputait en cruauté et en folie à Néron, Héliogabale, se faisait traîner dans un char d'argent doré, resplendissant de pierreries, par quatre tigres et quatre panthères, transformés en animaux domestiques.

On raconte aussi que, de nos jours, un tigre, amené du Bengale à Londres, se soumit humblement au charpentier du navire qui le portait, lequel lui avait infligé une correction pour sa voracité.

Un autre tigre devint l'ami d'un chien de boucher, qui l'avait guéri d'une ophtalmie en lui léchant les yeux.

Ces quelques exemples prouvent que la règle constatée par Buffon n'est pas aussi absolue qu'on pourrait se l'imaginer au premier abord.

Pas plus que le tigre, l'ours n'est généralement considéré comme un animal de relations faciles et agréables. Il est pourtant capable d'affection et de générosité. En voici la preuve :

En 1709, le duc Léopold de Lorraine avait un ours appelé Marco, extrêmement sauvage et méchant. Son gardien lui-même ne lui donnait à manger qu'avec de grandes précautions.

Marco était attaché dans une sorte de hutte. Un soir, l'homme chargé de le soigner ouvre la porte. L'ours est immobile ; mais il semble plus furieux que de coutume et ne se laisse pas approcher.

Le gardien, intrigué, réussit cependant à voir ce qui se passe,... et il aperçoit, entre les pattes du féroce Marco,... un jeune enfant qui dort tranquillement. Marco ne voulait pas qu'on dérangeât le petit.

Personne ne voulut, bien entendu, croire le gardien quand il conta l'aventure. Cependant il fallut bien se rendre à l'évidence. Le duc fit une enquête. Il apprit que l'enfant, depuis quinze jours, venait tous les soirs coucher dans la hutte et que, toutes les nuits, l'ours le protégeait de son épaisse fourrure contre le froid.

Le duc Léopold craignit que cette bonne amitié ne finît tragiquement, et il interdit à l'enfant de continuer ses visites à Marco.

Mais l'ours fut, dit-on, très longtemps à se consoler.

Si Buffon a méconnu le tigre, et si bien des gens méconnaissent encore l'ours, monsieur Tout-le-monde dédaigne le modeste dindon ou le vulgaire brochet, sauf lorsque le premier lui est présenté gonflé de marrons grillés, ou le second cuit au bleu !

Et cependant, écoutez ce que nous raconte le *Mémorial de la Loire :*

Un pauvre homme de Saint-Paul-d'Uzier avait ramassé, au milieu

des champs, un malheureux dindon que des chiens venaient de réduire en piteux état. Il avait un tibia brisé, les deux ailes en panne, et sa belle caroncule rouge déchiquetée et en sang.

L'homme soigna la bête avec sollicitude, pansa habilement ses plaies, et, Dieu aidant, finit par le guérir.

Remplumé et remis sur ses pattes, le dindon ne fut pas ingrat. Il s'attacha au contraire à son nouveau maître, et il se mit à l'aimer d'une si vraie tendresse, qu'il ne voulut le quitter ni jour ni nuit. Il l'accompagnait aux champs, au cabaret, même à l'église, avec plus de constance et plus de fidélité qu'un petit chien... Bref, l'homme et le dindon étaient devenus une paire d'inséparables camarades...

Mais il arriva, hélas! que l'homme mourut.

Quand on vint le mettre en bière, on trouva le dindon couché sur son maître, essayant de réchauffer son cadavre de ses plumes étendues.

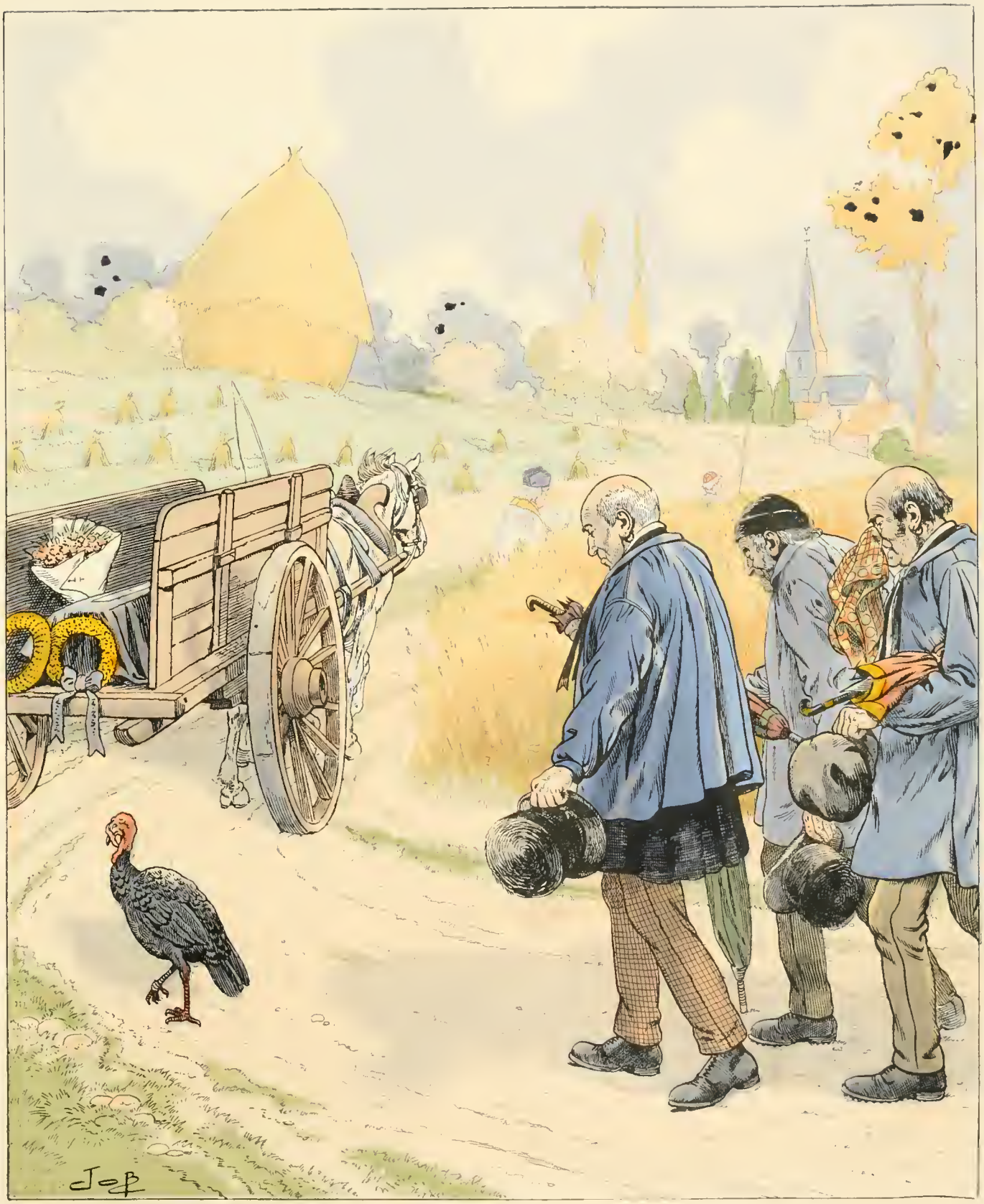
On le chassa avec peine.

Il suivit le convoi, puis disparut... Et, huit jours plus tard, les héritiers, venant déménager les quelques meubles du défunt, retrouvèrent le dindon étendu sur le lit,... mort!

L'histoire du brochet du docteur Warwick est plus étrange encore. Elle est extraite d'un mémoire lu par le docteur, en 1850, à la Société littéraire et philosophique de Liverpool.

Se promenant un jour dans un parc qui appartenait au comte de Stamfort, à Durham, le docteur Warwick passa près d'un bassin où l'on mettait les poissons destinés à la table.

En l'apercevant, un brochet effrayé s'enfuit sous l'eau avec tant de précipitation, qu'il donna de la tête contre un crochet de fer. Il avait dû se faire très mal, car il se mit à tournoyer sur lui-même avec une



57 *Le dindon de Saint-Paul-d'Uzier.*

AN
A·ION
C

vitesse folle, à plonger, à faire des bonds, à ce point qu'il se trouva tout à coup projeté hors du bassin.

Le docteur prit le poisson et vit qu'il avait un trou dans le crâne par où s'échappait un peu de matière cérébrale. Il replaça le cerveau blessé, et, avec un petit cure-dent en argent, il releva la partie défoncée du crâne. Le brochet resta tranquille pendant l'opération, puis il replongea d'un saut dans le bassin. Il sembla d'abord soulagé; mais, au bout de quelques minutes, il s'élança de nouveau et bondit hors de l'eau.

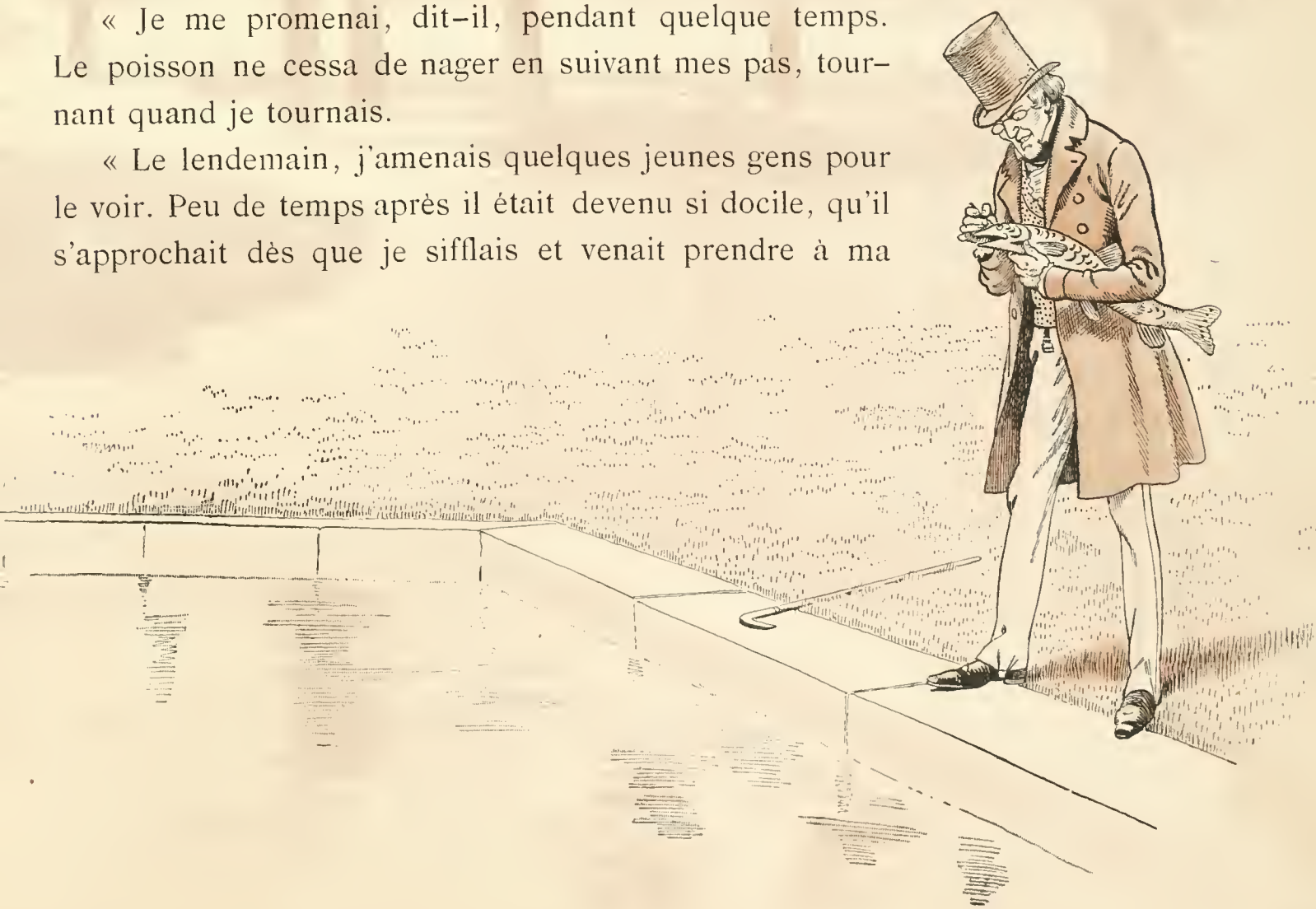
« J'appelai alors le garde, dit le docteur, et j'appliquai, avec son assistance, un bandage sur la fracture du crâne du poisson. Cela fait, je le rejetai dans le bassin, et je m'éloignai.

« Le lendemain matin, dès que je reparus sur le bord de la pièce d'eau, le brochet vint à moi, tout près de la berge. »

La bête se laissa prendre, et le docteur reconnut qu'elle allait bien.

« Je me promenai, dit-il, pendant quelque temps. Le poisson ne cessa de nager en suivant mes pas, tournant quand je tournais.

« Le lendemain, j'amenais quelques jeunes gens pour le voir. Peu de temps après il était devenu si docile, qu'il s'approchait dès que je sifflais et venait prendre à ma



main le pain que je lui tendais. Avec les autres personnes, il était resté aussi ombrageux qu'auparavant. »

Un voyageur de Sicile reçut de semblables témoignages de reconnaissance de la part d'un crapaud.

Il avait sauvé le crapaud d'un serpent qui l'enveloppait de ses replis et s'apprêtait à le dévorer.

Six jours plus tard, ce voyageur repassait par le même chemin, lorsqu'il sentit une chose qui lui sautait aux jambes.

C'était son crapaud, qui venait lui exprimer sa joie de le revoir.

« Comment savez-vous que c'était votre crapaud? demanda quelqu'un au voyageur.

— Il avait, dit celui-ci, des mouvements si affectueux, que je ne pouvais m'y tromper. »

Les bêtes les plus répugnantes, celles en face desquelles on ne peut réprimer un geste de dégoût, se montrent donc sensibles, comme les plus nobles d'allure, les plus belles de forme et d'attitude, à la sympathie que manifeste l'homme à leur égard. Qui de vous n'a entendu parler de l'araignée de Pellisson?

Pellisson était à la fois grand ami du surintendant Fouquet et secrétaire de Louis XIV. Le ministre Fouquet ayant été condamné à l'emprisonnement perpétuel pour dilapidation des finances publiques, Pellisson, contrairement à bien d'autres, n'abandonna pas son ancien protecteur dans sa détresse. Il tenta même de le défendre, et cela le conduisit à la Bastille.

Le malheureux prisonnier, ne sachant comment employer ses longues journées, et ayant remarqué une araignée qui tissait sa toile dans un coin de son cachot, se mit à observer la curieuse petite bête. Après

61 *L'araignée de Pellisson.*

ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

quelques jours d'observations, il forma le projet de l'apprivoiser. Il attrapa pour elle des insectes, des mouches, que l'araignée s'accoutuma à venir chercher dans sa main.

Bref, au bout d'un certain temps, elle venait à son appel, et ce fut une véritable distraction pour Pellisson, qui s'était attaché à cette compagne volontaire de sa captivité.

Or, un jour, le gouverneur de la Bastille entra à l'improviste dans le cachot, et, ayant appris comment le prisonnier passait son temps, il eut la cruauté d'écraser l'araignée.

« Ah! monsieur, s'écria Pellisson, que ne m'avez-vous plutôt cassé le bras! »

Le gouverneur de la Bastille fut, du reste, bientôt puni par la disgrâce royale; mais cela ne consola pas l'ami du surintendant Fouquet.

Si l'intelligence et la belle conduite de certaines des bêtes dont nous avons déjà parlé a pu parfois surprendre nos lecteurs, toutes les histoires, au contraire, que nous allons leur raconter sur le chien, — car nous arrivons au chapitre des chiens, — tout en leur paraissant émouvantes, leur sembleront parfaitement naturelles. Le chien, — l'ami de l'homme, par excellence, — jouit, en effet, d'une parfaite réputation.

Disons que l'on reconnaît depuis longtemps qu'il la mérite amplement, et ajoutons que, depuis quelques années même, on lui accorde la même récompense qu'à certains hommes distingués : on le médaille! C'est la Société protectrice des animaux qui a assumé cette noble tâche; et à lire les lignes suivantes, que le *Gaulois* consacrait naguère à l'un des lauréats de cette société, le chien Toto, on jugera avec quel soin elle s'efforce de découvrir le vrai mérite où il se cache :

« M. Toto n'est pas un enfant, comme on pourrait le croire, mais un

bon chien, un caniche admirable, tout noir et tout frisé, à l'œil vif, à la queue frétillante, le plus intelligent et le modèle des chiens.

« Toto est le caniche d'un débardeur.

« Les personnes qui ne fréquentent pas sous les ponts et qui ne suivent pas les bas quais, le long de la Seine, ne se doutent peut-être pas de l'existence des vrais débardeurs, des hommes solides qui, en costume très simple, font l'office de déchargeurs sur les bateaux de la Seine.

« Les grues ont fait grand tort aux débardeurs. Partout la machine remplace de nombreux ouvriers. Mais enfin il y a encore des débardeurs, et le maître de Toto est un brave homme qui aime son chien presque autant que sa famille. Son chien, comme on va le voir, mérite cette affection.

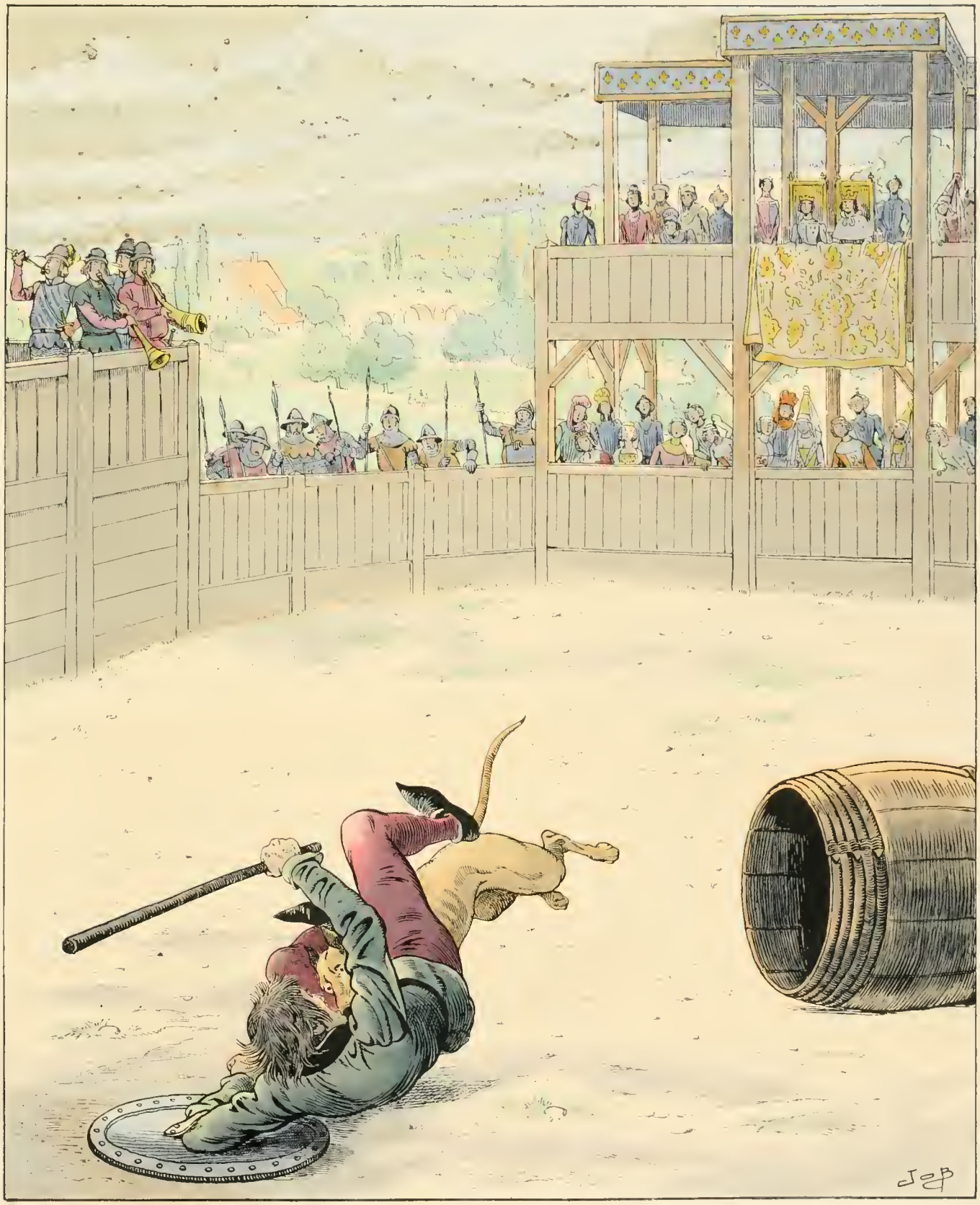
« Chaque jour, Toto part du domicile de son maître, avec un panier qu'il porte dans sa gueule. C'est le déjeuner du débardeur, et si quelque chien s'en approche, il grogne de telle sorte que, malgré l'odeur alléchante, les chiens apaches s'en détournent.

« Arrivé au quai ou au bateau où travaille son maître, Toto pose son panier près de lui et attend, majestueusement assis sur son séant. Que si son maître s'attarde à sa besogne, Toto s'impatiente : le déjeuner va refroidir. Il va à son maître, aboie et le force à venir au panier.

« Mais Toto a fait mieux : plusieurs fois il a sauvé son maître ou d'autres débardeurs tombés à l'eau en traversant la planche étroite qui relie le quai à la péniche. Aussi est-il le caniche adoré de tous les ouvriers du quai.

« Enfin Toto a mis le comble à sa gloire dans les circonstances suivantes :

« Le débardeur était tombé, non pas à l'eau, mais sur le pavé, dans des conditions si malheureuses, qu'il ne donnait plus signe de vie. Toto



Le chien de Montargis.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

attristé se mit à lécher son maître, à japper, mais inutilement. Ce que voyant, Toto s'en fut à la maison, et là se mit à aboyer après sa maîtresse.

« — Qu'as-tu, Toto? Laisse-moi tranquille. »

« Mais Toto s'impatientait de ne pouvoir être compris, et c'était lui qui commençait à trouver que la race humaine est vraiment inférieure.

« Voyant que rien n'y faisait, il saisit le bas de la jupe de sa maîtresse et se mit à tirer.

« — Enfin, Toto, me laisseras-tu la paix! »

« La femme du débardeur, très intriguée par ce manège, consentit à suivre Toto, et elle arriva ainsi auprès de son mari, qu'elle ne tarda pas à ranimer par ses soins.

« Quand le débardeur fut debout, Toto aboyait avec joie; puis il fit entendre un cri plaintif, tenant une patte en l'air.

« Qu'avait-il? Ses maîtres constatèrent alors qu'il s'était fait une blessure à la patte. Et il n'avait rien dit, jusqu'à ce que son maître fût sauvé! On le remercia, on le caressa, et on le conduisit à Belleville, dans une « maison de santé » pour chiens.

« Le vétérinaire qui dirige cet établissement apprit les exploits de M. Toto, et, comme il est affilié à la Société protectrice des animaux, il raconta l'histoire, et ce ne fut partout qu'un cri d'admiration. »

Voilà donc comment M. Toto a eu la médaille d'or, dans la salle d'honneur de la Sorbonne. Il n'eut, du reste, pas l'air ému par le beau discours prononcé sur son compte, car « il en a vu bien d'autres »!

Mais Toto, — sans que cela diminue en quoi que ce soit sa gloire, — a eu des ancêtres non moins admirables, et il n'est que juste, puisque, ayant été à la peine, ils n'ont pas été, comme lui, à l'honneur, qu'il leur soit au moins fait ici une modeste place.

Connaissez-vous, par exemple, une plus extraordinaire aventure que celle du chien de Montargis ?

C'était sous le règne de Charles V. Un gendarme royal, Aubry de Montdidier, traversait, accompagné de son chien, la forêt de Bondy, quand un archer nommé Macaire l'attaqua traîtreusement et le tua. Le chien demeura auprès du cadavre de son maître, pleurant, hurlant, jusqu'à ce qu'un voyageur qui se rendait à la cour passât par là.

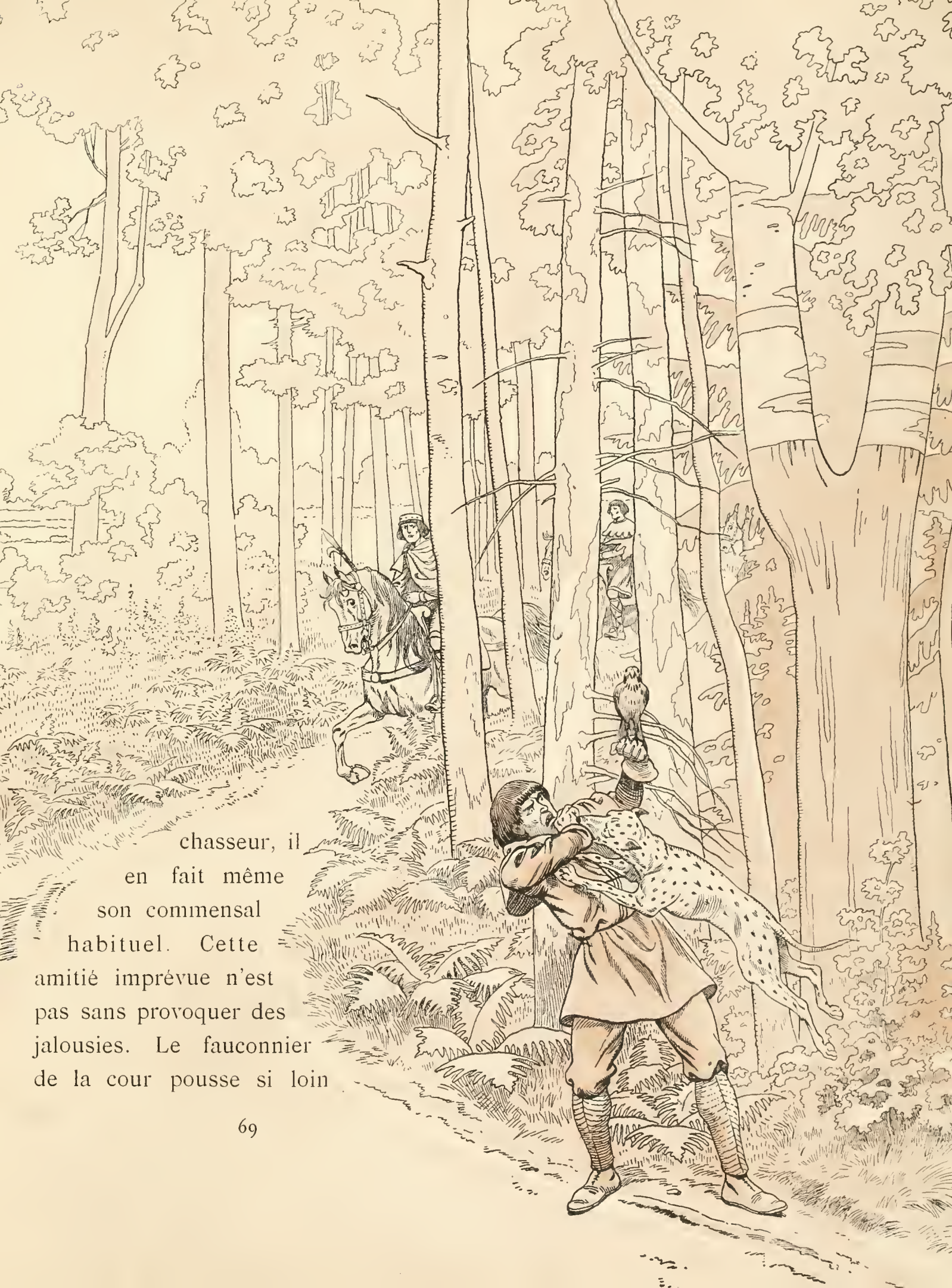
Il enterra l'homme et s'en fut avec le chien. Quel ne fut pas l'étonnement des assistants lorsque, arrivé au palais, le chien se jeta avec fureur sur un des gentilshommes du roi ! On le retint, mais il revint à la charge. Les soupçons du roi étaient éveillés. Il décida d'avoir recours au jugement de Dieu. Le chien et le gentilhomme se rencontreraient en champ clos, l'un muni d'un gros bâton, l'autre sans autre défense que ses crocs ; toutefois un tonneau percé lui servirait de refuge.

Le roi, la cour et un peuple houleux assistaient à ce bizarre combat d'un gentilhomme et d'une bête, qui eut lieu à Montargis. Au signal des trompettes, le chien s'élance, bondit sur son adversaire, évite ses coups, le saisit à la gorge et le renverse, pantelant, sur le sol. Il allait l'achever, quand Macaire confessa son crime.

L'aventure d'un autre chien « historique » eut de bien plus graves conséquences encore, puisqu'elle fut indirectement la cause de l'invasion des Danois en Angleterre.

Le prince Lodebrock, fils du roi de Danemark, aimait la chasse aux oiseaux de mer. Un jour, comme il suivait un vol de mouettes, il fut surpris par une tempête et jeté sur les côtes d'Angleterre avec son chien Méru, un chien danois, inutile de le dire.

Lodebrock, accusé d'espionnage, est amené devant le roi Édouard, qui le reçoit avec de grands égards. Émerveillé de sa science de



chasseur, il en fait même son commensal habituel. Cette amitié imprévue n'est pas sans provoquer des jalousies. Le fauconnier de la cour pousse si loin

ce mauvais sentiment, qu'il tue Lodebrock et cache son cadavre dans un bois.

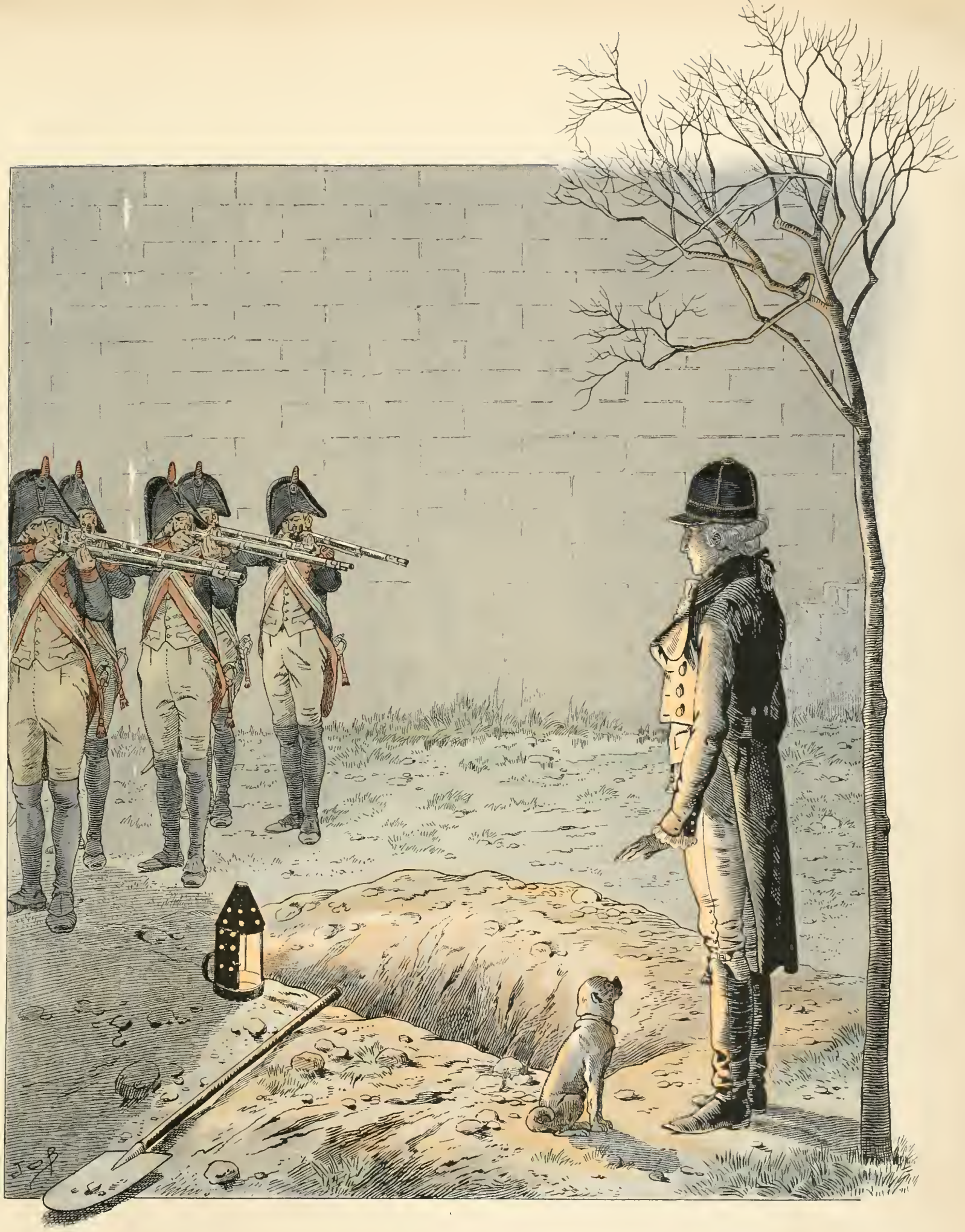
Or Méru avait disparu en même temps que son maître, et cette double disparition ne laissait pas que d'étonner fortement le roi Édouard, qui se mit à la recherche de son compagnon favori.

Comme il traversait une forêt, soudain un chien bondit d'un buisson et sauta à la gorge du fauconnier, qui dut avouer son acte.

Le misérable fut condamné à être abandonné en pleine mer sur un bateau. Les flots lui furent favorables, et il ne tarda pas à arriver sur les rivages du Danemark. Poussé par le désir de la vengeance, il annonça aussitôt que Lodebrock avait été tué sur l'ordre du roi Édouard. Les conséquences de ce mensonge ne se firent pas attendre, et les Danois préparèrent une descente en Angleterre.

Tous les chiens n'ont pas de si éclatantes occasions de montrer leur dévouement à leur maître que Méru ou le chien de Montargis. Il existe des dévouements plus discrets, mais qui n'en sont pas moins méritants. Tous les hivers, par exemple, les chiens attachés à l'hospice du Saint-Bernard sauvent des voyageurs perdus dans la montagne ou surpris par la neige. Plus modestes que des hommes, ils ne font pas passer des notes aux journaux, pour vanter leurs belles actions, et ils restent inconnus. Cependant le nom de Diamant, qui se distingua pendant l'hiver de 1824, particulièrement rigoureux, est resté populaire à l'hospice.

L'attachement du chien du duc d'Enghien à son maître a été noté également dans un petit coin des tablettes de l'histoire. Au moment où le duc d'Enghien allait être passé par les armes dans les fossés du château de Vincennes, son chien vint le rejoindre et se jeta sur lui pour



Le chien du duc d'Enghien.

THE LIBRARY OF
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

le caresser, et comme s'il voulait mourir avec lui. Le duc n'eut que le temps de l'écarter de la main, pour qu'il ne fût pas atteint par les balles.

Ne croyez-vous pas qu'il soit juste de faire entrer dans notre Panthéon quelques chiens encore vivants? Pourquoi n'ouvririons-nous pas toute grande, par exemple, la porte à Tram, qui fut récemment lauréat de la Société protectrice des animaux?

Tram est un beau saint-bernard, qui, à l'âge de trois ans, sauvait son maître qui se noyait.

Mais voici plus fort : selon les termes mêmes du rapport officiel, ce chien, — d'une probité exemplaire — a maintes fois rapporté des objets perdus : bijoux, billets de banque. Et il faut avouer que la reconnaissance de matières généralement d'une valeur insensible aux toutous indique chez le bon Tram un esprit tout à fait supérieur.

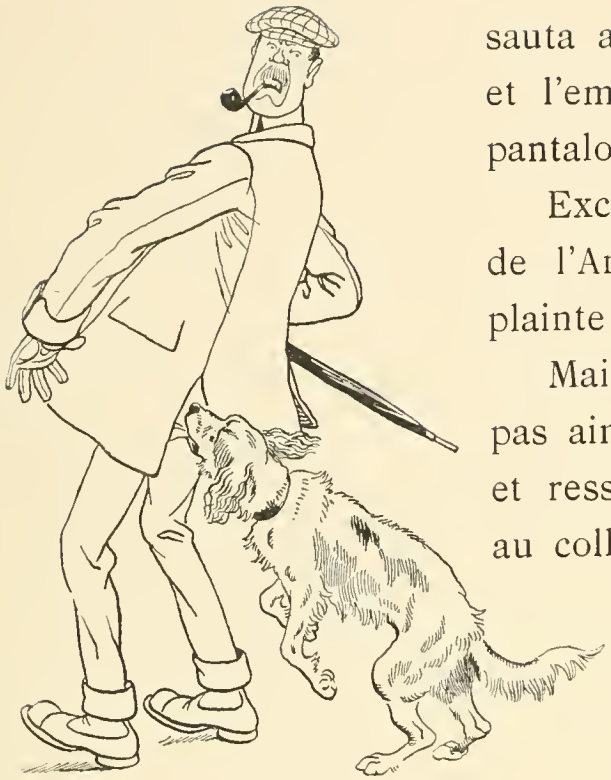
L'homme a fini par comprendre le parti qu'il pouvait tirer de l'intelligence des chiens, et maintenant le chien est devenu un précieux auxiliaire pour la police, il se jette sans crainte sur l'apache armé d'un couteau ou d'un revolver. Il en est déjà qui sont morts victimes de leur courage. D'autres se révèlent comme de dignes émules du fameux détective Sherlock Holmes.

Tel est Trompette, qui appartient à M. Rougeot, de Versailles.

M. Rougeot ne se sépare guère de son chien.

L'autre jour, ils regardaient tous deux les boutiques d'une rue fréquentée, le maître très absorbé, l'épagneul le nez au vent, lorsqu'un Anglais s'approcha.

Trompette n'est sans doute pas partisan de l'entente cordiale, car il



sauta aux jambes du nouveau venu et l'empoigna par le fond de son pantalon.

Excuses de M. Rougeot, salut de l'Anglais, qui refuse de porter plainte et s'éloigne.

Mais Trompette ne l'entendait pas ainsi : il fait un nouveau bond et ressaisit sa victime,... mais pas au collet.

M. Rougeot, de plus en plus confus, allait renouveler ses excuses, quand il s'aperçut que sa montre n'était plus dans la poche de son gilet. La lumière se fit dans son esprit : le brave Trompette se livrait non à une agression, mais à une arrestation. L'Anglais, qui aurait bien voulu s'enfuir, fut en effet trouvé porteur de la montre.

Nous n'en finirions pas si nous voulions vous conter tous les exploits de messieurs les toutous. Nous terminerons donc le chapitre qui leur est consacré par quelques lignes sur le fox-terrier César, illustre en Angleterre. César est le chien de feu Édouard VII.

Quand le roi Édouard venait en France, César

passait avec lui le détroit, et c'était, à l'hôtel Bristol, le roi lui-même qui commandait sa pâtée.

C'est à Carlsbad que le groom chargé de l'ascenseur l'annonçait en ces termes : « Monsieur le Chien royal, et le valet de pied de monsieur le Chien royal. »

D'ailleurs, le bon toutou payait largement son écot, et les repas de monsieur le Chien royal (potage aux biscuits à la viande et os de ragoûts) étaient bien portés sur la note de Sa Majesté à raison de six francs par jour.

Pour l'hiver, César possédait des paletots bleus liserés de rouge, avec dans un coin le chiffre du roi; mais surtout ses colliers étaient splendides et nombreux. Celui qu'il portait le plus souvent était un cercle d'argent mat, où était gravée cette inscription : « Je suis César, j'appartiens au roi. »

Lorsque Édouard VII tomba malade et s'alita pour ne plus se relever, César, déconcerté et en proie à une sorte d'inquiétude, ne quitta plus la chambre de son maître. Lorsque le roi eut rendu le dernier soupir, César fut emmené; mais c'est en vain qu'on essaya de l'égayer en lui présentant les plus alléchantes friandises : il refusa de prendre toute nourriture. La reine Alexandra elle-même s'intéressa à la peine du pauvre toutou. Elle donna des ordres pour qu'on le sortît, qu'on essayât de le distraire un peu. Rien n'y fit. Le valet de pied qui

en avait la charge eut fort à faire pour l'empêcher de retourner, à chaque instant, dans la chambre où jadis il avait passé avec son maître de si bonnes heures.

C'est aussi d'après un désir de la reine que César, tenu en laisse par son Écossais en grand costume, suivit le cercueil de son maître. Et parmi la cavalcade étincelante d'empereurs, de rois et d'ambassadeurs, on put voir, trottant derrière le char funèbre, la tête basse, un nœud de crêpe à son collier, le terrier favori d'Édouard VII, qui marchait en tête du cortège, auprès du cheval d'armes du roi, avant les souverains et les princes.

S'il est une bête de laquelle il semble que l'on puisse tout attendre, sauf un acte de bonté, c'est bien de cette terrible et horrible bête que l'on nomme orang-outang, qui passe pour être particulièrement féroce. Eh bien! avant de quitter l'Angleterre, vous allez apprendre, par l'exemple de l'orang-outang de Fitz-Gerald, combien les apparences sont trompeuses. Voici comment un de nos confrères conte cette impressionnante histoire :

Fitz-Gerald, duc de Leicester, marquis de Kildare, était le dernier descendant du fameux Bryen Boirive, lequel, au XIe siècle, avait chassé d'Irlande les Danois et les Norvégiens.

Les six premiers enfants ayant été des filles, ce fut longtemps une désolation générale dans le pays; car la tradition superstitieuse disait que si la famille venait à s'éteindre faute d'héritier, la contrée serait dévastée par toutes les calamités. Enfin, au bout de longues années, le noble seigneur eut la joie d'avoir un fils. Des fêtes magnifiques signalèrent cet heureux événement.

Or il y avait dans le château un grand orang-outang domestiqué, qui, à la naissance de l'enfant, prit, comme tout le monde, sa part des

77 *L'orang-outang de Fitz-Gerald.*

plaisirs. Quand il vit que l'on caressait le nouveau-né, il le caressa aussi, mais avec de telles précautions, qu'on en demeurait dans l'admiration. Entendait-il le bébé pleurer, il allait aussitôt le bercer.

Le petit Fitz-Gerald grandit, et le singe devint son meilleur ami. C'étaient deux inséparables; l'animal amusait son petit maître, le caressait, le soignait comme une nourrice, grimpait aux arbres pour lui cueillir des fruits. Même quand le jeune seigneur avait commis quelque faute et mérité une punition, il n'avait qu'à se réfugier près de son singe et de lui dire : « Défends-moi! » Celui-ci se mettait en si menaçante posture, que personne n'osait approcher.

Tout le monde était donc fort heureux, le duc d'avoir un fils, la population de n'être plus menacée de désastres, le fils d'avoir un singe, et le singe d'avoir un jeune maître.

Une nuit, ce bonheur devait être sinistrement troublé.

La cloche d'alarme s'étant mise à sonner à grandes volées, le peuple s'éveilla et, se levant, vit des tourbillons de fumée et le ciel rouge du reflet des flammes. Le château était en feu. Tout le monde vole au secours des châtelains; on veut enlever Fitz-Gerald. On se précipite dans la chambre de l'enfant : on n'y trouve que la malheureuse mère, étendue évanouie à côté du lit vide de son fils. On l'emporte, on cherche l'enfant, on ne le trouve pas.

En vain des paysans déploient le courage le plus intrépide, le château s'écroule, ensevelissant sans doute le dernier descendant de la race si précieuse et si aimée.

Le désespoir déchirait tous les cœurs, lorsque soudain un cri aigu se fait entendre, et l'on aperçoit avec stupéfaction le singe avec Fitz-Gerald dans ses bras.

Le premier, l'animal s'était rendu compte de l'incendie. Escaladant les murs, s'accrochant à tout, il avait atteint la fenêtre de la chambre

de son maître. Briser un carreau, pénétrer auprès du lit, prendre l'enfant endormi, le transporter de toit en toit du côté opposé aux flammes, n'avait été qu'un jeu pour l'intelligent animal. Maintenant il rapportait l'enfant. On ne savait lequel des deux fêter le plus.

Depuis ce jour, le singe tint la première place dans l'écusson des Fitz-Gerald, ducs de Leicester.

Décidément, les annales de la vie des bêtes semblent plus riches en belles actions que les annales de la vie des hommes. Tout au moins n'y trouverait-on pas autant d'actes répréhensibles et condamnables.

Il nous faudrait encore de longues pages pour épuiser ce sujet, que la chronique augmente chaque jour de faits nouveaux.

Mais il convient de s'arrêter,... non sans vous avoir dit pourtant la jolie anecdote de Mme d'Helvétius et d'un moineau.

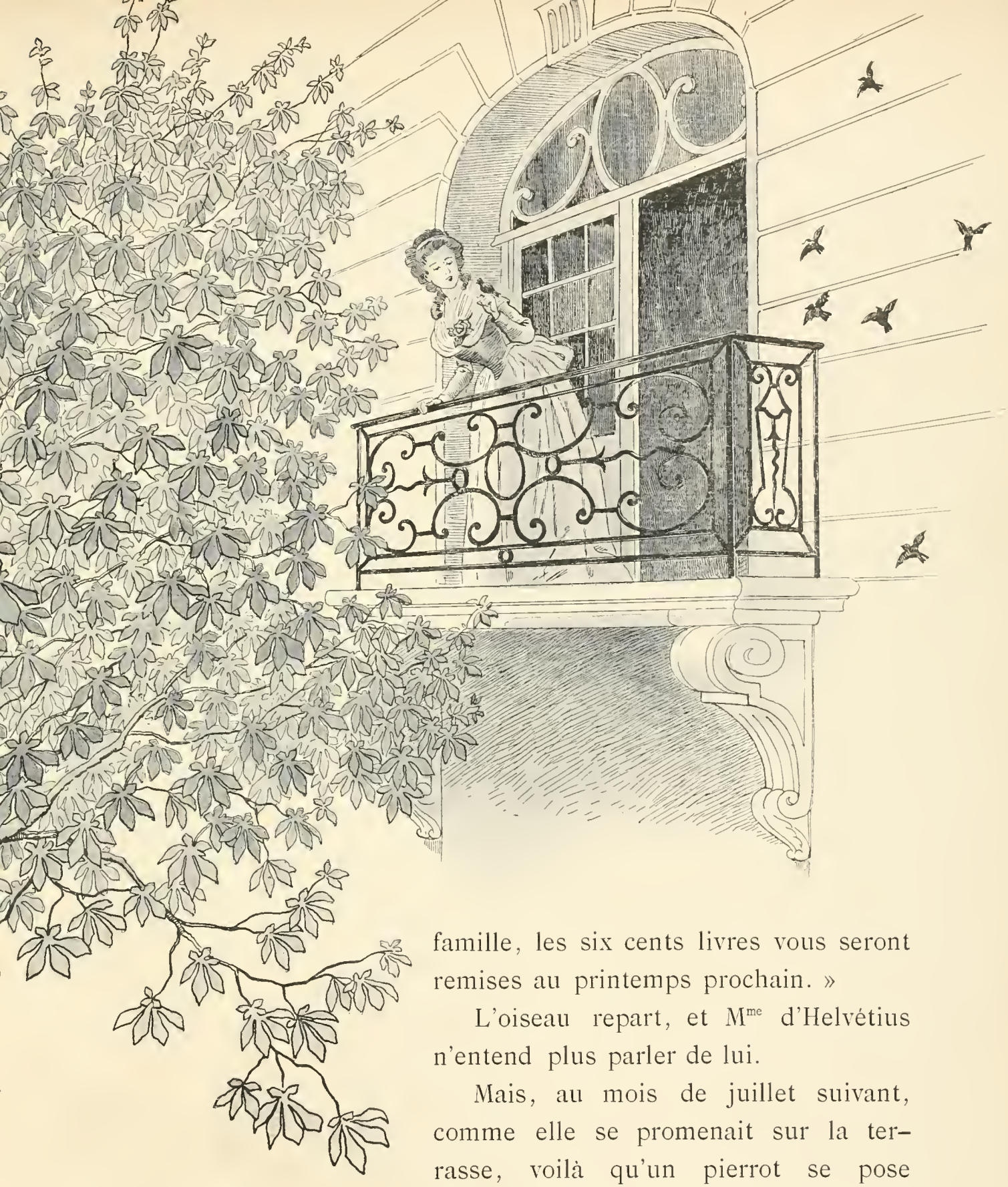
En 1789, pendant l'hiver, Mme d'Helvétius, la femme du fermier général, se trouvait sur son balcon, où elle donnait à manger à des pierrots.

L'un d'eux, plus hardi et plus familier que les autres, monte sur ses épaules et la béquette.

Le lendemain, ce même moineau revient. Il a un petit sac attaché autour de son cou. Mme d'Helvétius prend le sac, l'ouvre et y trouve un billet ainsi conçu : « D'honnêtes gens de votre voisinage languissent dans le besoin. Ferez-vous moins pour eux que pour les nombreuses familles d'oiseaux qu'on vous voit secourir tous les matins ? »

Mme d'Helvétius prend un billet de six cents livres, le met dans le sac et donne la liberté au moineau.

Le lendemain, le moineau revient se poser sur son épaule; il a toujours un petit sac au cou. Mme d'Helvétius l'ouvre et y trouve un nouveau billet ainsi conçu : « Vous avez sauvé un artiste estimable et sa nombreuse



famille, les six cents livres vous seront remises au printemps prochain. »

L'oiseau repart, et Mme d'Helvétius n'entend plus parler de lui.

Mais, au mois de juillet suivant, comme elle se promenait sur la terrasse, voilà qu'un pierrot se pose familièrement sur son épaule, et, comme il a un petit sac, elle n'hésite pas à le reconnaître.

Elle ouvre donc le sac, et elle y trouve un billet de six cents livres et quelques lignes de profonde gratitude.

Quand elle lève la tête, le moineau était reparti.

Cette fois, elle ne le revit plus. Ne dirait-on pas un conte de fée?

Il en est qui prétendent que les bêtes sont devenues méchantes par suite des mauvais traitements que nos ancêtres leur ont fait subir. Les bêtes sont-elles donc devenues méchantes? Ceux qui en étaient convaincus en douteront après nous avoir lu, et ceux qui estiment qu'il est exagéré de croire à l'intelligence des animaux changeront peut-être d'avis lorsqu'ils auront parcouru notre quatrième et dernier chapitre, consacré *aux malices des animaux*.

LES MALICES D'ANIMAUX

Vous avez tous eu sous les yeux des exemples de l'ingéniosité des bêtes, ne serait-ce que votre chat ouvrant une porte en s'accrochant au bec-de-cane; mais peut-être n'avez-vous jamais possédé un chien aussi malin que celui du décrotteur de la rue de Tournon.

Un petit décrotteur qui se tenait devant la porte de l'hôtel Nivernais, rue de Tournon, avait dressé un barbet nommé Pataud à se mettre dans la boue, puis à venir salir les chaussures des passants.

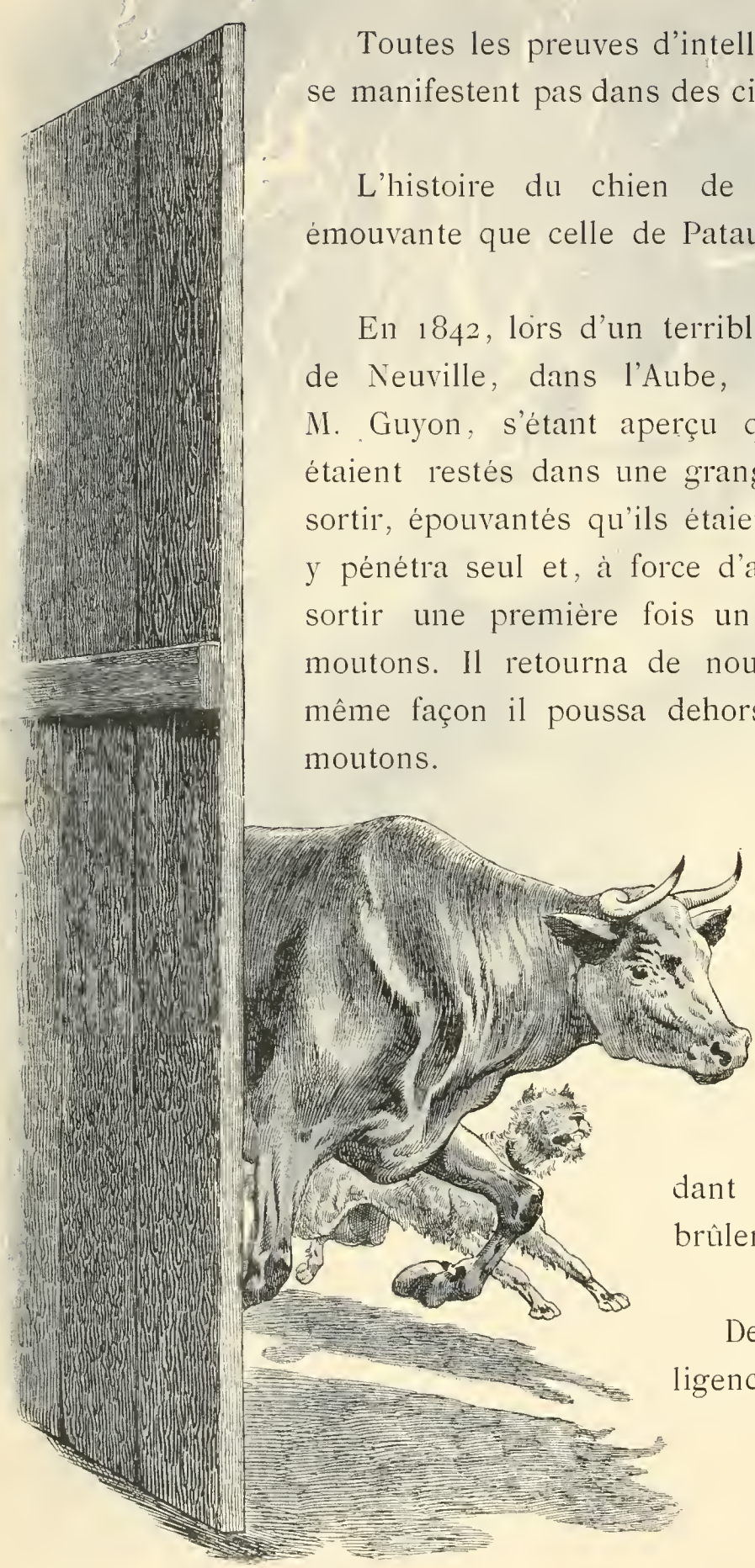
Ceux-ci criaient, bien entendu, et lançaient au toutou des coups de pied qu'il évitait adroitement; mais finalement ils étaient bien obligés de se faire nettoyer, et l'on faisait queue, les jours de pluie, devant la sellette de son maître.

Le jeune décrotteur fit une petite fortune en quelques années, et il alla vivre de ses rentes en Auvergne, son pays natal.

Toutes les preuves d'intelligence données par les bêtes ne se manifestent pas dans des circonstances aussi comiques.

L'histoire du chien de Guyon est certainement plus émouvante que celle de Pataud.

En 1842, lors d'un terrible incendie qui ravagea le village de Neuville, dans l'Aube, le chien d'un des incendiés, M. Guyon, s'étant aperçu que les animaux de son maître étaient restés dans une grange en feu d'où ils refusaient de sortir, épouvantés qu'ils étaient par les flammes et la fumée, y pénétra seul et, à force d'aboiements et de morsures, il fit sortir une première fois un cheval, une vache et quelques moutons. Il retourna de nouveau dans la grange, et de la même façon il poussa dehors une vache et encore quelques moutons.



Il voulut rentrer une troisième fois dans la fournaise; mais, dès le seuil, il s'aperçut que les animaux qui étaient restés dans la grange étaient inanimés. Il revint en arrière et, épuisé, se coucha dans un pré, pendant que la maison achevait de brûler.

Devant de pareilles preuves d'intelligence, les hommes ne pouvaient

pas hésiter à chercher à instruire les bêtes et à tirer parti des dons merveilleux qu'ils remarquaient en eux, et c'est ainsi que nous sommes amenés à faire une place importante ici aux « animaux savants ».

Il n'est pas de chiens dont la renommée ait été plus grande que celle du chien Munito, que l'on exhibait à Paris vers 1818.

Prenant dans sa gueule les cartes ou les dominos étalés devant lui, il jouait sans jamais se tromper, exécutant des tours les plus extraordinaires. On apprit très tard que, doué d'une ouïe très fine, il obéissait aux craquements produits par une plume d'oie placée dans la poche de son maître.

Mais depuis on a fait mieux.

Un Anglais, lord Avebury, vient d'apprendre à lire à son chien, et il révèle, dans une revue de Londres, la méthode qu'il employa à cet effet.

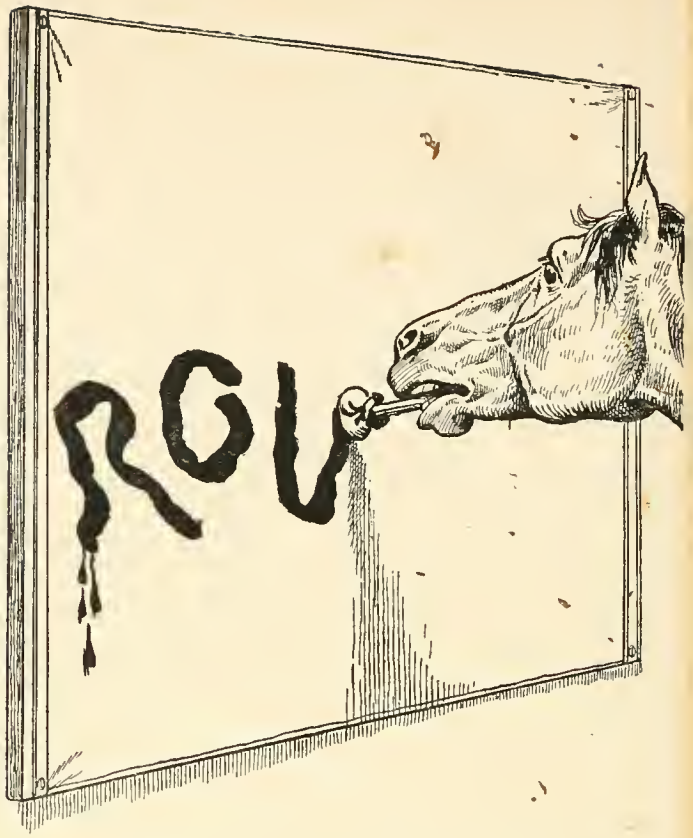
Il avait commencé par prendre deux petits morceaux de carton de dimensions égales; sur l'un il écrivit le mot *manger,* il laissa l'autre sans inscription.

Ceci fait, le premier carton fut placé sur un plat contenant du pain et de la viande, et le second sur un plat vide. Dix jours après, l'intelligent animal réussissait à comprendre lequel des deux cartons avait un sens.

Aussitôt lord Avebury renouvela l'épreuve avec divers cartons sur lesquels il écrivit : *boire, eau, os, sortir,* etc.

Peu à peu il parvint à se faire apporter le carton indiquant la chose même que l'animal désirait, et il réussit à lui enseigner une centaine de mots.

Aujourd'hui le chien peut, tous les jours, demander ce qui lui plaît le mieux et tenir, avec son maître, une conversation aussi élémentaire qu'alimentaire.



Plus fort encore! Le docteur Rouhet, des environs de Bordeaux, a appris à écrire à son cheval Germinal.

« Lorsque j'ai commencé à apprendre à écrire à Germinal, raconte le docteur Rouhet, je lui ai mis dans la bouche un porte-plume spécial, bien entendu. C'est une tige de bois aplatie, longue de dix ou douze centimètres et terminée à l'une de ses extrémités par une sorte de tampon gros comme une noix, formé par du linge tressé en boule. En lettres majuscules, mon nom se compose de deux traits verticaux, de quelques transversaux et de quelques lignes courbes. Il a donc fallu habituer le cheval peu à peu à exécuter avec la tête un mouvement circulaire pour la confection des deux lettres les plus difficiles : l'R et l'O. Je lui ai appris à se placer bien en face du tableau, à serrer le porte-plume dans les dents, à ne pas trop peser pour ne pas déchirer le papier. Dans les premières leçons, le cheval a été maintenu et guidé par le filet. Au bout de quelques séances, il est parvenu à assez bien écrire mon nom sur un tableau où j'assujettis, à l'aide de deux tiges de fer serrées par des vis, deux feuilles de papier blanc. »

Attention, jeunes écoliers! si les animaux s'y mettent, vous allez vous laisser devancer.

Mais, — et cela tout à leur honneur, — ce n'est pas surtout pour des fantaisies qui intéressent le cirque que les bêtes utilisent leurs facultés remarquables : elles appliquent aussi leur intelligence à se rendre des services mutuels, et cela, sans que l'homme intervienne pour faire leur éducation. L'histoire du rat de M. Puddew est là pour le démontrer.

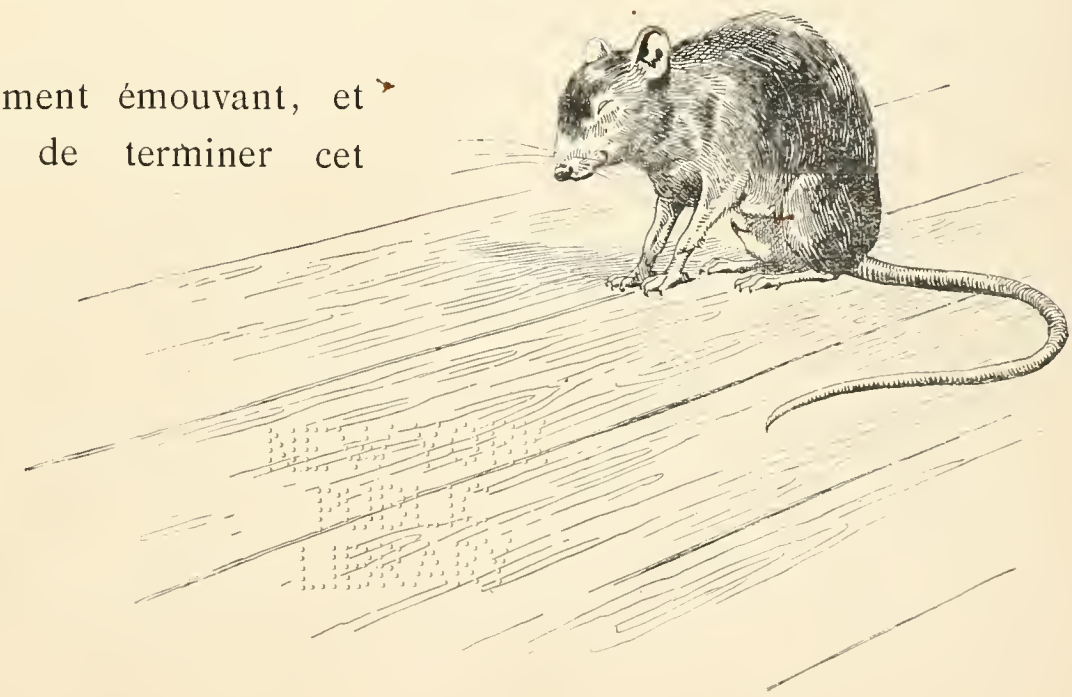
En 1757, M. Puddew, aide-chirurgien à bord du *Lancaster,* raconte qu'étant couché dans son lit, il assista à ce spectacle:

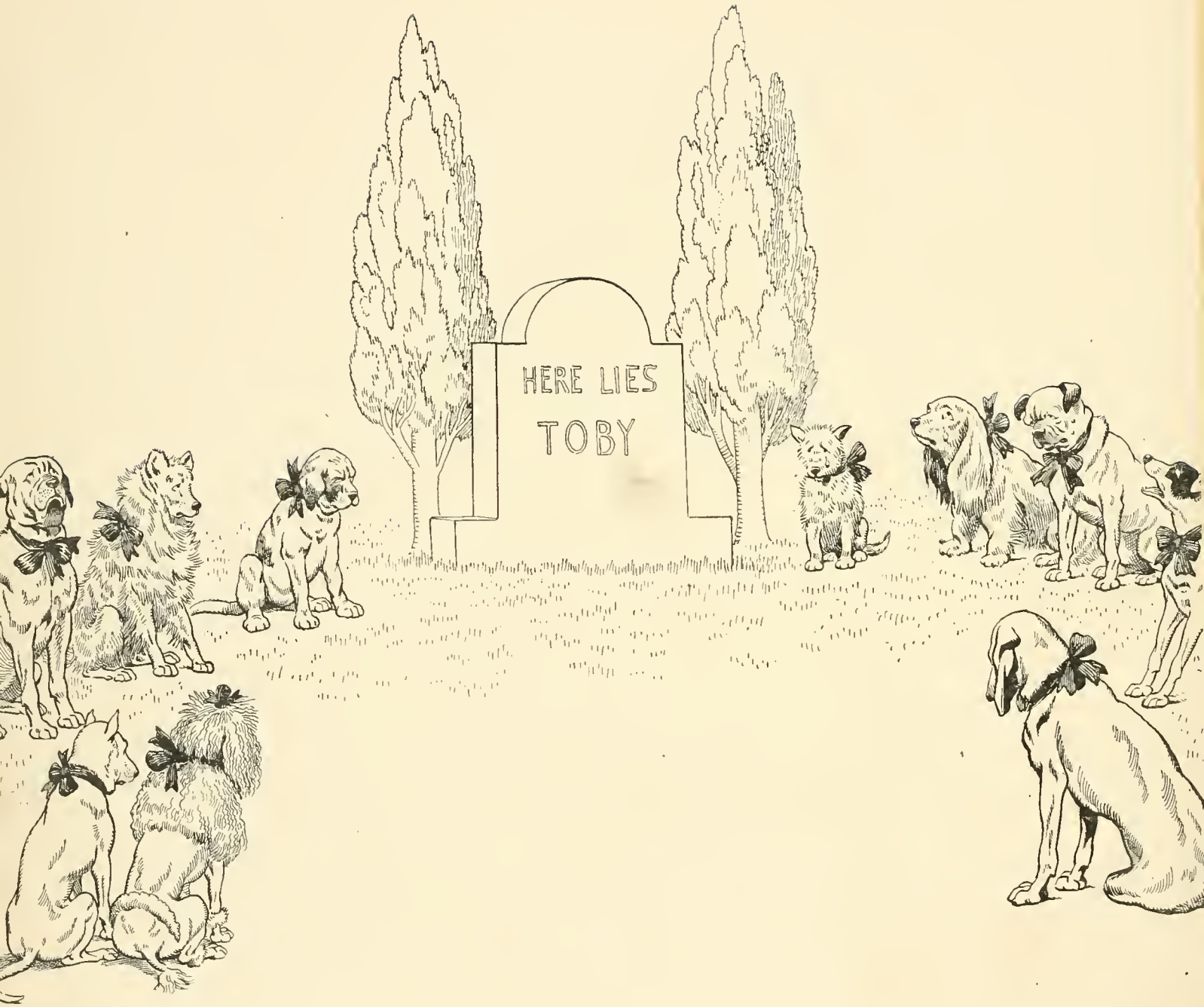
Deux jeunes rats sortent d'un trou, attirent à eux un vieux rat, et se mettent à courir de côté et d'autre, recherchant des miettes de pain qui sont restées sur le parquet à la suite du repas, pour les apporter à manger au vieux rat.

A l'attitude de celui-ci, pleine d'hésitation et de tâtonnements, M. Puddew comprit que le vieux rat était aveugle.

Touchante sollicitude des deux jeunes rats, qui, surpris par un bruit qu'on fait à la porte de la chambre, ne se mirent en sûreté que quand ils eurent fait rentrer le vieux rat dans le trou.

N'est-ce pas vraiment émouvant, et ne convient-il pas de terminer cet ouvrage en l'honneur des bêtes par cette si jolie histoire?





NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

CONCLUSION

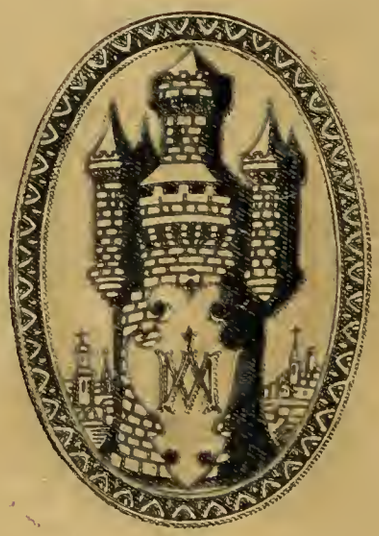
Après avoir lu toutes ces anecdotes, ou gaies, ou dramatiques, ou comiques, ou touchantes, peut-on s'étonner encore que des gens pleurent quand leurs bêtes meurent, que des cimetières s'installent pour elles aux portes de nos grandes villes, et qu'on lise parfois dans les journaux un fait divers comme celui-ci, que nous découpons pour nos lecteurs ?

« Un Américain millionnaire, M. Lawson, a d'abord voulu que son chien favori, qu'il venait de perdre, fût embaumé et qu'on le déposât dans un cercueil de satin. Après quoi, accompagné d'un certain nombre d'amis, le toutou a été conduit au cimetière, où un discours a été prononcé. »

Si certaines personnes ont ri en lisant ces lignes, c'est qu'elles n'auront pas lu notre album.

8522

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5
Les héros sans le savoir 11
Les gloires militaires 23
Les amis de l'homme 49
Les malices d'animaux 83
Conclusion. 89

36272. — TOURS, IMPR. MAME